

LES PIDGINS EUROPÉENS DE LA RÉGION CALÉDONNIENNE

K.J. Hollyman
(Université d'Auckland)

Il y a douze ans nous avons signalé que la région calédonienne a connu autrefois l'existence de deux pidgins: l'un anglais (déjà remarqué par Schuchardt, 1883), l'autre français (déjà relevé par Baker, 1943). Nous avons cité quelques phrases, et présenté une analyse grammaticale sommaire du pidgin français (Hollyman, 1964). A cause de leur naissance relativement récente, ces pidgins ont acquis une certaine importance à la suite du grand renouveau des études sur les créoles et les pidgins (v. Hymes, 1971). Les théories expliquant la genèse et le développement de ces types de langue se multiplient et s'entrechoquent; les sociologues s'en mêlent. Comme il arrive toujours lors de ces fermentations périodiques, les faits s'estompent, s'altèrent, se transforment. Il a semblé utile de confronter les détails - maintenant plus complets - des pidgins calédoniens avec certains aspects des nouvelles théories. L'étude plus approfondie qui en est résultée s'accompagne d'un dossier de textes. Nous essayons d'abord de déterminer la situation sociolinguistique calédonienne avant la première prise de contact européenne.

Absence de langue de relation

A la suite de son enquête de 1938-1939 sur les langues indigènes de la Nouvelle-Calédonie et des îles Loyalty, Maurice Leenhardt a signalé l'existence d'une trentaine de langues et dialectes qu'il a rassemblés en quatre groupes: Sud de la Grande-Terre, Nord de la Grande-Terre, Loyalty, et une langue loyaltienne à part, la langue polynésienne d'Ouvéa Lalo, connue aux polynésianistes sous le sigle WUV (Leenhardt, 1946; cf. Leenhardt, 1930: 263-265). Le rapport le plus récent (Haudricourt, 1971), fondé sur des enquêtes menées dans les quinze dernières années par plusieurs linguistes, note vingt-huit langues vivantes (en tout cinquante dialectes) réparties en sept groupes:

Localisation	Groupe	Type de langue	Nombre de	
			Langues	Dialectes
Grande-Terre	Extrême-Nord	Mélanésien	4	8
	Nord	"	6	17
	Centre	"	2	2
	Sud	"	10	14
	Extrême-Sud	"	2	3
Loyalty	Loyalty	"	3	4
	WUV	Polynésien	1	2

On ne connaît qu'une langue (le wamoang) qui ait disparu entre les deux rapports, bien qu'actuellement deux (l'aro et l'ara) soient proches de l'extinction (Haudricourt, 1971: 372); et on n'en connaît aucune qui ait disparu entre la première prise de contact européenne et l'enquête de Leenhardt. On peut donc accepter qu'au moment où James Cook est arrivé à Balade, dans l'extrême nord de la Grande-Terre, en 1774, on parlait dans le groupe Calédonie-Loyalty vingt-huit langues réparties en divers dialectes.

Les traits marquants de la physionomie sociolinguistique de ce groupe ont été discutés par Leenhardt (1930: 261-263; et 1946: xiv-xix) et par Haudricourt (1961). Ce sont: le bilinguisme égalitaire que pratiquaient les tribus, relativement peu peuplées et reliées par des rapports généralement stables d'intermariage et de commerce; et la conquête remportée par un groupe plus important et sans doute souvent plus avancé au point de vue culturel.

Les rapports d'intermariage avaient pour conséquence un bilinguisme aussi stable que les rapports; les relations commerciales, et la parenté linguistique - assez apparente à l'intérieur des groupes - y ajoutaient un élément de multilinguisme. Il en résultait que l'emprunt constituait une norme sociale et linguistique constante. Prenons le cas des petits groupes de Polynésiens arrivés à la dérive sur la côte est des Loyalty, de l'île des Pins et de la Grande-Terre (v. la carte chez Guiart, 1953: 94). Peu nombreux, ils se laissaient fondre avec les populations en place, sauf à Ouvéa où, pour des raisons probablement d'apports culturels importants,¹ ils ont pu se maintenir en tant qu'unité linguistique indépendante. L'infusion réciproque d'emprunts qui en est résultée reste un trait marquant de la situation linguistique ouvéenne.² Les rapports de mariage et de commerce qui se sont établis ensuite avec la côte est de la Grande-Terre (La Hautière, 1869: 22; Garnier, 1870: 432) ont laissé des traces linguistiques faciles à suivre, et que des immigrés ouvéens et des équipages reclus sur la côte de la Grande-Terre ont renforcées. Par ces moyens, une langue polynésienne est venue approfondir la complexité de la situation multilingue, sans pour autant s'y substituer en devenant une langue de relation.

En ce qui concerne la supériorité culturelle de certaines populations, Leenhardt souligne qu'elle était le fait des tribus de la côte est de la Grande-Terre, et il l'explique par les arrivées de nouveaux éléments. Du Bouzet (1857: 40) avait déjà signalé que la côte est offrait des terres plus fertiles et en outre des possibilités d'échanges commerciaux extérieurs qui manquaient totalement aux tribus de la côte ouest. Notons que les tribus mélanésiennes des Loyalty se classent comme immigrées de la Grande-Terre, et qu'avant et après les premiers contacts européens le territoire de deux langues de la côte est - le paacî (région de Ponérihouen) et l'aje (région de Houaïlou) - s'est agrandi à la suite de poussées militaires et culturelles.

Ces divers facteurs pouvaient amener des changements d'aires linguistiques, par des changements des rapports de mariage, par la décimation du groupe qui parlait un dialecte ou une langue, et ainsi de suite. Mais il n'existait pas de langue de relation, primant les autres langues comme moyen de communication. Cette fonction était remplie par un multilinguisme foncier, qui semblait devoir durer longtemps.³

Premiers Contacts Européens: Navigateurs, Missionnaires, Commerçants

Au premier contact, en 1774, Cook et les Forster ont trouvé à Balade une langue qui leur était inconnue (cf. Haudricourt et Hollyman, 1960). Bien qu'ils aient compris dans leurs lexiques de Balade des mots polynésiens, bien qu'ils aient noté des paires de synonymes - par exemple, 'étoile' se disait à la fois *peejoo* (Balade *piiu*) et *fyfattoo* (WUV *fai fetu*) - ils n'ont remarqué la présence d'aucun élément polynésien. Cook a ensuite découvert pour l'Europe l'île des Pins, mais il n'a pas fait escale, et lorsque Bowen a essayé d'y débarquer en 1791, il n'a pas insisté devant la forte opposition des habitants (Langdon, 1967). Si La Pérouse a en effet touché à la côte calédonienne en 1788 (Brossard, 1964), nous ne savons rien de la langue utilisée comme moyen de communication.

A partir de la visite de d'Entrecasteaux en 1798, au contraire, la présence d'éléments polynésiens est constamment signalée, rappelée, soulignée, pour la bonne raison que cette présence accordait aux Européens, venant des Tonga ou d'autres îles polynésiennes, la possibilité - malgré des différences dialectales - d'utiliser le polynésien comme moyen de communication. Après les navigateurs, les missionnaires français à Balade en 1843 ont utilisé la même langue de relation en attendant de pouvoir maîtriser la langue propre de Balade. Notons donc qu'à Balade le contact européen a amené l'utilisation du polynésien comme langue de relation temporaire.⁴

A l'île des Pins, malgré les visites probables de quelques baleiniers, le premier contact européen documenté est celui du *Camden*, venu en 1840 débarquer deux teachers samoans. Revenu l'année suivante, le *Camden* dépose deux nouveaux Samoans et rembarque l'un des premiers pour le laisser à Touaourou, au sud-est de la Grande-Terre. Ce Samoan savait alors parler la langue commune des Pins et de Touaourou, et on lui a donné comme confrère un teacher rarotonguien, Ta'unga. La Société missionnaire de Londres (LMS) demandait à ses teachers d'apprendre la langue locale, et Ta'unga était un des plus impressionnants parmi ses évangélistes multilingues: il connaissait peu l'anglais, mais il faisait autorité en tout ce qui concernait sa langue maternelle, il parlait bien le samoan, causait en wallisien, a appris le tahitien et la langue de Touaourou, et comprenait la langue de Canala sur la Grande-Terre (Crocombe & Crocombe, 1968).

Aux Loyalty, la LMS suivait la même politique (Hollyman, 1959: 375-376): deux Samoans à Maré en 1841, un Samoan et un Rarotonguien à Lifou en 1842, et d'autres à Ouvéa après 1846. On remplaçait les teachers de temps en temps, mais on n'a pas fondé d'autres missions, et en fin de compte ce n'est qu'aux Loyalty que les teachers ont pu s'établir d'une façon permanente. Rembarqués à Touaourou, assassinés aux Pins, ils n'ont pu accomplir même deux ans d'évangélisation, et les difficultés étaient reconnues telles qu'on ne les a pas remplacés.

Pendant ce temps, les voyages de commerce avaient commencé. Port Jackson (Sydney), fondé en 1788, était vite devenu la base des baleiniers et des chasseurs de phoques et l'entrepôt des vaisseaux faisant le commerce du porc salé avec Tahiti, du santal avec les Fidji et les Marquises, des perles avec les Tuamotu, de la bêche-de-mer et de l'écaille de tortue avec les Fidji et tout le Pacifique occidental (Maude, 1968: 138). La première cargaison du santal fidjien est arrivée à Sydney en 1804, mais ce bois se faisait déjà rare en 1810 (Maude, 1968: 345). Vers 1814, le santal marquisien commence à arriver, mais en 1817 le rendement des Marquises commence à baisser (Maude, 1968: 199). On commence à exploiter le santal sud-hébridais vers la fin des années 20 (Shineberg, 1967: 9). Ensuite, c'est le *Camden* qui, tout en déposant son deuxième groupe de teachers aux Pins en 1841, a découvert qu'il s'y trouvait du bon santal. La région hébridaise et calédonienne est alors devenue la principale source du santal, qu'on vendait sur les marchés chinois. Dans le groupe calédonien, les principaux points d'exploitation étaient l'île des Pins, Hienghène sur la côte est de la Grande-Terre, et plus tard Port-de-France (Nouméa) dans le sud-ouest de la Grande-Terre. Le contact linguistique entre santaliers et indigènes s'est fait d'abord au moyen du polynésien. A l'île des Pins, par exemple, Cheyne (Shineberg, 1971: 34) rapporte que l'*Orwell* communiquait avec les Autochtones par le

truchement des teachers samoans. Beaucoup plus rarement, on utilisait comme interprète un *beachcomber* comme Charlie Bridget aux Loyalty en 1842 (Shineberg, 1967: 84) ou Gost dans l'extrême nord de la Grande-Terre dans les années 40 (O'Reilly, 1953a: 107).

Puis le besoin s'est fait sentir d'établir des entrepôts pour le stockage à la fois du bois de santal coupé et de la bêche-de-mer séchée: il fallait alors installer à terre des marins (anglophones), et embaucher des Autochtones non seulement pour aider avec le travail de l'entrepôt mais aussi parfois pour remplacer les membres de l'équipage débarqués. C'est à partir de ce mélange de marins anglophones et d'Autochtones soit à bord soit à terre qu'on a expliqué le développement de l'*anglais des santaliers* (Sandalwood English) ou bichelamar (Shineberg, 1967: 79). Le nombre de bateaux sillonnant les mers calédoniennes est impressionnant entre 1841 et 1855 (Shineberg, 1967: 218-244). Mais le santal se faisait très rare en 1852, et les commerçants s'étaient déjà tournés vers d'autres produits. On constate des exportations d'huile de coco dès 1849, de bêche-de-mer dès 1851, d'écaille de tortue dès 1853, de copra dès 1855, de nacre, de gomme de kaori, et de cuirs dès 1856 (Cordier-Rossiaud, 1957; cf. Douglas, 1971), mais nous sommes maintenant à l'étape de la Calédonie française.

Il nous reste de cette première époque quelques courtes phrases en polynésien, notées par des capitaines de la marine française ou par des missionnaires français, mais mises presque toujours dans la bouche d'authentiques Polynésiens. Le premier texte polynésien proféré par un Mélanésien date de 1848. On trouve dès 1843 des mots de pidgin anglais isolés, mais il faut attendre 1863 pour avoir les premières phrases en pidgin anglais.

Contacts linguistiques après la prise de possession

La prise de possession de 1853 a mis plusieurs années pour exercer une influence sur la situation sociolinguistique. Les travaux d'hydrographie navale se sont intensifiés, un poste d'artillerie a été établi à Balade en 1854, et dès le milieu de cette année les travaux d'aménagement ont commencé pour la fondation de Port-de-France (Nouméa). Les premiers administrateurs sont arrivés en 1855, comme les premiers groupes de colons "anglais", français et allemands (Lemire, 1884: 288). "Anglais" signifie anglophones: il s'agissait souvent d'Irlandais habitant l'Australie, d'autant plus les bienvenus qu'ils étaient catholiques (cf. Tardy de Montravel, 1857: 18; et du Bouzet, 1857: 38). La colonisation s'est faite lentement. Le *Moniteur de la Flotte* du 24 août 1858 (cité par Delignon, 1898: 22) signale la présence d'une centaine de colons, installés principalement

entre Tiwaka et Canala sur la côte est, à Port-de-France, et à l'île des Pins. Bien des colons s'y étaient installés à la suite d'initiatives personnelles et non pas administratives. Ainsi James Paddon avait entrevu l'avenir possible de la région nouméenne, et avait transféré le siège de son organisation commerciale d'Annatom à l'île Nou, dans la rade de Nouméa. Là il a fondé l'industrie de l'élevage en important du bétail d'Australie. Son établissement comprenait nombre de Néo-Hébridais et d'Européens. Il a vendu ses entrepôts de l'île Nou à l'administration française, qui lui a cédé une large étendue de terrain à Païta. Sur cette concession il a établi des colons qu'il a fait venir d'Australie et parmi lesquels se trouvaient plusieurs familles allemandes. Un autre pionnier de la colonisation, Joubert, venu de la Réunion avec un groupe de compatriotes en 1858 et suivi par d'autres Réunionnais pendant les années 60 et 70, a fondé l'industrie sucrière, et dès septembre 1859 avait introduit cinquante-cinq Européens et quarante Océaniens et organisé l'importation d'une centaine de Chinois pour travailler les plantations sucrières (Delignon, 1898: 28). En 1863, cependant, il n'y avait encore qu'environ 500 colons, et au début de mai 1864 le premier convoi de transportés est arrivé.

Les discussions sur l'utilisation de la Calédonie comme colonie de transportation avaient commencé très tôt (cf. du Bouzet, 1857: 24), et le projet a été mis à exécution avec une vitesse qui ne trouvait sa contrepartie que dans la lenteur de la colonisation libre. Ce projet avait été l'une des raisons principales pour lesquelles on avait détaché la Calédonie des Etablissements français d'Océanie, dont le Gouverneur siégeait à Tahiti. Terre française depuis 1843, Tahiti était la soeur aînée. Bouarate et d'autres chefs de la Grande-Terre y avaient été exilés en 1858, ne revenant qu'en 1863 (La Hautière, 1869: 92). Après l'insurrection du Mont d'Or (actuellement Dore), le Gouverneur Saisset avait employé une "Compagnie taïtienne" de vingt-cinq guerriers, commandés par le chef Tariirii, pour aider son expédition de représailles à chasser les révoltés; et on semble avoir utilisé le même groupe contre la tribu de Bouarate (La Hautière, 1869: 90). Ces *tayos-fusils* (Cordeil, 1885: 47) sont rentrés à Tahiti en septembre 1859. Aucun auteur ne parle de colons tahitiens, mais Garnier (1871a: 295-296) fait mention d'un Tahitien installé dans une maison de type européenne à Tiari (au nord de Balade) en 1863-1864. Le rapport tahitien a laissé des emprunts tahitiens en Calédonie (Hollyman, 1971: 920).

Le premier tableau détaillé de la population non-autochtone date de juillet 1866 (Savoie, 1922: 53); sur un total de 2340, on distinguait:

Français	770	Colons 1060	Nouméa-Mont d'Or-Saint-Vincent	843
Australiens	202		Yaté	22
Allemands	52		Ile des Pins	11
Italiens	10		Iles Loyalty	38
Suisses	6		Canala	41
Espagnols	6		Wagap	30
Hollandais	5		Pouébo	71
Américains	4		Nord-Ouest	4
Suédois	2			
Chiliens	2			
Belges	1			
Transportés 239			Troupes d'infanterie, d'artillerie, Compagnie des disciplinaires	706
			Immigrants asiatiques, africains, et océaniens	335

L'élément le plus nombreux du groupe des Immigrants était constitué par les Néo-Hébridais, qu'on appelait *Sandwichs* (Sandwich, nom européen de l'île d'Efate ou Vaté). En 1867, Andrew Henry employait quatre-vingts Sandwichs dans ses entrepôts d'Oubatche (Schreiner, 1882: 275); et en 1885 Le Chartier enregistre 2500 engagés néo-hébridais. Après juin 1882 les chiffres baissent, à la suite de l'interdiction de toute immigration océanienne. Ces Hébridais parlaient le pidgin anglais qu'on appelle le bichelamar.

Après l'interdiction de l'immigration océanienne (surtout hébridaise), les efforts ont redoublé pour mettre sur pied une immigration asiatique, en particulier pour fournir de la main-d'oeuvre aux mines. Il y avait eu des maraîchers chinois à Tonguin en 1865 (Savoie, 1922: 56), et une vaine tentative pour introduire de la main-d'oeuvre chinoise en 1884 (Bernard, 1895: 384). Peu après 1870, des immigrants réunionnais avaient amené avec eux 485 Indiens "mal'bares" pour travailler dans l'industrie sucrière dont le centre était La Foa (Carol, 1900: 77). Nous ne connaissons pas de référence à l'emploi d'un français créole par les Réunionnais ou les Malabares, et les traces linguistiques qui restent sont en effet minimes (Hollyman, 1971: 920).

Ces immigrés ne pouvaient servir pour les mines. Cette industrie, comme celle de l'élevage ovin et bovin (Glasgow, 1968), avait été mise en train par des Australiens, venus dans ce cas chercher de l'or (qu'ils ont trouvé, exploité, et épuisé) et exploiter le nickel (jusqu'à la fondation de la Société Le Nickel en 1880). On employait dans les mines des transportés (Baudoux a composé en argot du bagne une *Chanson des cobaleurs*, publiée

par O'Reilly, 1950) et des déportés "arabes" après l'insurrection kabyle de 1871 (Carol, 1900: 43).

Ce fut en fin de compte un ancien Réunionnais, de Greslan, qui en 1891 a organisé le premier convoi de main-d'oeuvre asiatique, composé de 768 Indochinois (appelés à l'époque Tonkinois, et par la suite "Chinois"), pour la plupart condamnés. L'immigration japonaise a commencé en 1893, et la javanaise en 1901. Introduits essentiellement pour le travail des mines, ces Asiatiques se sont ensuite embauchés dans d'autres genres d'emploi, tout comme les déportés "arabes": *stockmen* sur les stations d'élevage, maraîchers, bûcherons, domestiques, etc. En 1941, la population japonaise comprenait environ 1500 hommes, 40 femmes, et 200 enfants (rejetons, généralement, de mariages mixtes); mais la guerre a mis fin, définitivement, à l'utilisation de la main-d'oeuvre japonaise. En 1945 et 1946, il y avait 7.123 Javanais et 3.283 Tonkinois, employés de la façon suivante (*Annuaire* 1946: 126: chiffres convertis en pourcentages):

	1945		1946	
	J	T	J	T
L'Administration	4,4%	3,6%	3,2%	2,8%
L'Industrie et les Mines	50,6	77,0	28,2	32,6
Le Commerce	3,9	4,5	4,3	4,7
L'Agriculture et l'Elevage	30,5	9,6	35,5	7,6
Les Particuliers	9,6	3,9	13,9	6,3
Sans emploi	1,0	1,4	14,9	46,0

Les changements d'emploi qu'on aura pu constater de 1945 à 1946 résultent de la mise en résidence libre décrétée en 1945. Ensuite, avec l'indépendance indonésienne, la plupart des "Javanais" se sont rapatriés (cf. Dewey, 1964; Roosman, 1971); et plus tard, pendant la guerre au Vietnam, la plupart des "Chinois" sont aussi rentrés. Nous avons quelques renseignements sur le français pidgin parlé par ces groupes.

Depuis la guerre, l'attraction exercée sur les Polynésiens des îles françaises par Nouméa, seule grande ville française du Pacifique, n'a fait qu'augmenter. En 1963, 2.720 étaient venus de Wallis et de Futuna (dont 80% environ de Wallisiens), la population habitant ces deux îles se chiffrant (fin 1961) à 8.326. La plupart des immigrés sont des salariés, renvoyant régulièrement de l'argent à leur famille, et 79% d'entre eux habitent Nouméa (Videau et Cotter, 1963). Au début de 1971, il y avait en Calédonie 5.400 salariés tahitiens, dont beaucoup sont des contractuels. En 1969, 69,3% des travailleurs tahitiens habitaient Nouméa (Fages, 1972). Ces trois groupes polynésiens tendent à se tenir à l'écart du reste de la population calédonienne. Venant de territoires français, ils parlent français, bien que souvent ils ne l'aient appris qu'à l'école.

Pendant toutes ces étapes de l'immigration, l'histoire de la population mélanésienne de la Grande-Terre a été parfois mouvementée. Les seuls groupements dépassant les multiples tribus étaient les deux fédérations ennemies du Nord, les Oohot et les Waahap; mais elles ne semblent pas avoir agi en tant que fédérations contre les Européens, malgré les divers actes de résistance et de révolte auxquels ont participé parfois certaines tribus membres. Les actes précédant la grande insurrection de 1878 sont détaillés par Dousset (1970: 115-123), qui en même temps publie pour la première fois le rapport du général Trentinian, président de la Commission d'Enquête nommée pour rechercher les causes de la révolte: terres aliénées, cultures piétinées par le bétail européen, corvée obligatoire pour les travaux publics, violation des sépultures indigènes, et ainsi de suite. Une remarque d'intérêt linguistique: dans la partie qui traite de la prétendue malveillance australienne, Trentinian note: "L'on ne doit pas oublier que les Canaques parlent l'anglais de préférence au français" (Dousset, 1970: 146). Il ne fait aucune mention de deux arrêtés publiés en 1863 par le gouverneur Guillain, lesquels ont eu des conséquences linguistiques très graves. Le premier, publié dans le *Moniteur* (no. 205) au mois d'août, prescrivait le programme d'études d'une Ecole des jeunes indigènes qu'il s'agissait d'établir pour former des interprètes et des apprentis; l'article sept déclarait: "Cet enseignement se bornera dans le commencement: à l'instruction religieuse; et à l'étude de la langue française, à l'exclusion de toute langue étrangère ou de tout idiome indigène". Et en octobre, Guillain, un fouriériste anticlérical qui combattait farouchement la Mission catholique à cause de son influence sur les indigènes (détails chez Douglas, 1973), publiait un autre arrêté qui, tout en reconnaissant les écoles tant libres que d'état, prescrivait un programme commun à toutes où on trouve trois éléments linguistiques: étude obligatoire du français, étude facultative de l'anglais, étude interdite des idiomes calédoniens.

La répression de l'insurrection s'est abattue surtout sur des tribus de la côte ouest, et leur nombre a été dans certains cas considérablement réduit. Peu à peu les tribus, en tant qu'unités sociales, se trouvent cantonnées sur des réserves trop exiguës et pas assez fertiles: les hommes s'embauchent pour les travaux publics ou partent travailler à Nouméa. Sur la réserve, l'enseignement se fait principalement dans des écoles de Mission, souvent pauvres quant au programme et aux ressources. Pour éviter toute possibilité d'une contravention à l'arrêté de Guillain, la Mission prend l'habitude d'utiliser des *moniteurs* dont la langue maternelle n'est pas la même que celle des élèves. Il ne serait pas injuste de dire qu'avant 1945 on n'a rien fait pour encourager le maintien des langues mélanésiennes, et qu'on n'a fait que peu pour aider les Autochtones à maîtriser le

français. Quant à l'anglais, bien que son emploi semble avoir persisté longtemps à Nouméa, après les premiers temps son influence s'est exercé surtout par l'emprunt (Hollyman, 1963).

La situation n'a pas été la même aux Loyalty et aux Pins. La Mission catholique a commencé ses travaux aux Pins en 1848, sous la direction du père Goujon, qui a mieux réussi que beaucoup d'autres missionnaires. Malgré l'emploi d'une partie de l'île comme établissement pénitentiaire, en particulier pour les déportés de la Commune et de l'insurrection kabyle (v. Pisier, 1971), les relations entre Autochtones et Européens sont restées généralement bonnes grâce en partie à la réussite de la Mission, en partie au fait que le pénitentiaire a arrêté la colonisation civile (l'île des Pins, comme les Loyalty, est actuellement une réserve indigène). On ne s'étonne donc pas devant la déclaration d'un collaborateur du père Lambert (1900: 359):

Tous, tous les enfants et les jeunes gens de l'île des Pins, tous savent lire, écrire et compter en français. C'est un des rares points de la Nouvelle Calédonie où les Canaques soient français de coeur et de langue, et non anglais.

Aux Loyalty, les faits étaient encore différents. Après les teachers polynésiens, la LMS avait débarqué des missionnaires anglais à Maré en octobre 1854, et des catéchistes à Ouvéa en 1856. La Mission catholique a alors envoyé des missionnaires à Ouvéa en 1857 et à Lifou en 1858. Missionnaires anglais alors à Lifou et, finalement, missionnaires catholiques à Maré en 1866. Mais à ce moment le Gouverneur de la Calédonie avait déjà agi contre l'influence anglaise en annexant Lifou et Maré en 1864 et Ouvéa en 1865. Cette influence venait non seulement des réussites missionnaires, mais aussi de la participation des Loyaltiens aux équipages des vaisseaux anglais faisant le commerce avec l'Australie et les Hébrides. Après l'annexion, les missionnaires anglais ont pu continuer leur travail, mais ils n'ont plus pu utiliser l'anglais comme langue d'enseignement: il fallait passer au français ou fermer les classes. Les relations ne furent paisibles qu'à Lifou: tandis que le dernier missionnaire anglais fut expulsé de Maré en 1887, le dernier à quitter Lifou est parti en 1922. Des missionnaires protestants français ont remplacé les Anglais, et l'Eglise réformée prédomine toujours aux Loyalty. Des Loyaltiens ont participé à l'évangélisation de la Nouvelle-Guinée. Notons aussi que pendant la période de la traite des Mélanésiens, qui fournissait de la main-d'oeuvre aux plantations sucrières du Queensland, les Loyaltiens ont formé le plus gros du contingent calédonien, involontaire comme celui des Hébrides.

L'activité des missionnaires en ce qui concerne l'établis-

sement d'abord d'un système d'orthographe et ensuite de traductions des textes saints a eu pour résultat un changement sociolinguistique important. Dans certains cas (pas tous, comme le prouve le cas du WUV, où l'orthographe francisante choisie est trop différente de celles établies pour les autres langues polynésiennes), l'orthographe choisie et la réussite des traductions bibliques ont fait que les langues ainsi écrites ont augmenté de prestige: c'est le cas du dehu (Lifou), du iai (Ouvéa), du nengone (Maré), et de l'aje (Houaïlou). A la suite de ce fait, et des autres développements expansionnistes mentionnés ci-dessus, on peut dire que dans une certaine mesure trois langues - le dehu, le paaci, et l'aje - s'emploient actuellement comme langues de relation partielles, utilisées surtout sur la côte est et à Nouméa.

Malgré la baisse pendant le dix-neuvième siècle, la population autochtone est toujours restée la part la plus considérable, et aujourd'hui elle représente un peu moins de la moitié d'une population totale assez mélangée d'origine. Depuis la dernière guerre, elle est devenue une force politique qui ne se laisse pas négliger. Les conditions offertes au point de vue enseignement, services sociaux, transports, ont bien amélioré, et les possibilités d'emploi, quoiqu'elles soient restreintes dans une économie qui tend vers la monoproduction, sont relativement étendues. On trouve maintenant des Mélanésiens, habitants permanents de la région nouméenne, qui ne parlent ni leur langue maternelle ni leur langue paternelle, bien qu'ils comprennent toujours les deux. Pour eux, leur langue est le français. Mais en tribu, dans les montagnes et dans les régions éloignées de Nouméa, on trouve encore parmi les générations plus âgées des Autochtones dont le français est très pauvre. Il ne s'agit pas d'un français pidgin, mais d'un français inférieur, résultat d'un enseignement appauvri et inefficace.

Commentaires sur les pidgins européens

Faisons justice tout d'abord de la notion que les Autochtones parlaient l'anglais de préférence au français pendant le dix-neuvième siècle. Si on met à part quelques individus comme Bouarate, chef de Hienghène, qui après un séjour à Sydney en 1848 n'utilisait plus que l'anglais en causant avec les Français, qu'il s'agît d'officiers de la Marine (Tardy de Montravel, 1857: 20; du Bouzet, 1857: 34) ou d'ingénieurs des mines (Garnier, 1867: 194), et quelques-uns parmi les marins, surtout loyaltiens, embauchés sur des bateaux anglais, le témoignage manque d'une pratique courante de l'anglais. Les emprunts anglais dans les langues des Loyalty et dans celle de Houaïlou appartiennent aux domaines des articles de commerce et de la religion (Hollyman, 1962b: 318), et non pas à des domaines plus généraux.

Quels sont les renseignements disponibles sur l'anglais pidgin et le français pidgin? Considérons d'abord les commentaires faits par les contemporains, que nous avons consignés aux Pièces Jointes I, numérotés et portant le préfixe C. Il s'agit, bien sûr, de remarques faites par des non-professionnels, mais qui ne manquent pas de valeur.

On peut grouper les déclarations faites dans ces textes de la façon suivante:

(1) Le bichelamar était un jargon anglais-français (C03, C05, C08, C11, C12, C13, C15), mélangé d'autres éléments;

(2) Le bichelamar était un jargon à base d'anglais (C01, C04, C07, C14), mélangé d'autres éléments dont le plus important était le français (C01, C04, C14) ou le français vulgaire (C07);

(3) Les éléments secondaires du bichelamar ont été fournis par les langues du Pacifique (C13), à la fois indigènes à la Calédonie (C01, C03, C05, C08, C11, C14) et polynésiennes (C04, C12); le chinois (C01); le portugais (C04) ou l'espagnol (C13);

(4) Il existait aussi vers 1905 un pidgin français-japonais (C16), et au vingtième siècle un français pidgin parlé par les Javanais (C17) et un français réduit reproduit dans les *Légendes canaques* de Georges Baudoux (C18).

Ces renseignements sont incomplets, comme nous le verrons. Il suffit pour l'instant de signaler d'abord la date tardive (C01, se rapportant au plus tôt à 1863) à laquelle mention est faite d'un pidgin; et ensuite le fait que les déclarations groupées sous (1) et (2) ne sont pas nécessairement inconciliables.

Passons aux textes où se trouvent citées des phrases en pidgin. Nous les avons groupés aux Pièces Jointes II et III. Sont exclus les textes citant des phrases en WUV, puisque nous occupons essentiellement des pidgins européens. Notons toutefois l'expression *aliki loa* 'grand chef' (Bérard, 1854: 181), où l'on peut constater que *loa* 'dont la longueur ou la hauteur dépasse la moyenne' a emprunté au français *grand* 'dont la hauteur dépasse la moyenne' son deuxième sens de 'qui a une importance sociale ou politique'.⁵ Les textes sont présentés en deux groupes: le groupe II, le plus nombreux, porte le préfixe T, et comprend des exemples de fait, ou donnés comme tels; le groupe III, qui porte le préfixe L, comprend des exemples imaginés par leur auteur. L'authenticité du pidgin des textes L est suspecte, et à la fin de chaque exemple on trouvera des indications sur les erreurs probables. Pour les raisons ainsi données, nous ne tenons aucun compte de L01 (dont l'auteur a fait d'autres erreurs de documentation, cf. Hollyman, 1966), et L06; et peu de compte de L04.

Si nous analysons de près les textes du groupe T, on peut les classer de la façon suivante:

(1) Pidgin anglais (monèmes totalement ou principalement d'origine anglaise): (a) parlé par des Mélanésiens: T04, T07, T08, T09, T10, T12, T13, T16, T30; (b) parlé par d'autres: aucun exemple.

(2) Pidgin français (monèmes totalement ou principalement d'origine française): (a) parlé par des Mélanésiens: T05, T06, T11, T14, T15, T17, T19, T22, T23; (b) parlé par des Néo-Hébridais: T20, T24; (c) parlé par des Français: T21, T34; (d) parlé par des Indochinois: T25, T26, T27; (e) parlé par des Javanais: T28, T29, T31, T32, T33.

(3) Pidgin indéterminé: T01, T02, T03 comprennent chacune une majorité de lexèmes polynésiens, mais aucune n'est une phrase polynésienne; il est donc possible que le WUV a subi un début de pidginisation pendant son emploi comme langue de relation, mais il ne faudrait pas conclure trop rapidement, car un lexème peut être polynésien sans être ouvéen, comme nous le verrons plus loin.

(4) Pidgin mixte: T18 comprend deux morphèmes anglais: *me* (écrit *mi* par un Français), *finish*; un morphème français: *beaucoup*; un lexème d'origine tahitienne apporté probablement par des Français: *toupaï*; un lexème pidgin: *popiné*, venu du WUV *fafine* par des langues de la côte est de la Grande-Terre qui remplacent la labiodentale sourde par l'occlusive bilabiale sourde aspirée; un autre lexème qui, dans notre région (comme on le verra plus loin), ne peut être que du pidgin: *kaïkaï*; un lexème d'origine polynésienne, mais presque certainement pas ouvéen (le mot est discuté plus loin): *lelei*. Ce texte est donc le seul qui justifierait ces auteurs qui parlaient d'un "mélange" de français et d'anglais.

La conclusion très importante qu'on peut tirer de cette analyse, c'est que les textes témoignent bien d'un pidgin anglais, parlé par des Mélanésiens, et d'un (ou de plusieurs?) pidgin français, parlé par les Autochtones, les immigrants hébridais, indochinois, et javanais, et par les Français.

Si nous considérons dans nos textes les lexèmes autres que ceux qui sont de provenance anglaise ou française, nous trouvons que la plupart sont, directement ou indirectement, d'origine polynésienne: *aliki*, *kaikai*, *kakino*, *kanak*, *lelei*, *matemate*, *popiné*, *puaka*, *tayo*, *toupai*. Mais encore une fois, il ne faut pas conclure trop rapidement, à une relexicalisation de la langue de relation polynésienne, par exemple. Car qui dit d'origine polynésienne ne dit pas polynésien, et il convient de demander combien parmi ces mots sont des mots locaux. Dès qu'on

pose cette question, on est obligé de signaler que certains parmi ces mots, et d'autres encore, sont attestés à l'état isolé, à la fois avant et après le premier texte cité. Pour nous faire une idée de la part prise par des éléments étrangers à notre région, nous cherchons l'origine de certains mots attestés avant 1867 (Garnier a quitté la Calédonie en 1866). Pour compléter, au moins partiellement, la liste des mots attestés isolément, nous verrons aux Pièces Jointes IV deux témoignages sur les mots compris par tous les Indigènes mais prétendus étrangers.

Mots d'origine polynésienne. Il s'agit de déterminer dans quelle mesure les pidgins anglais et français ont tiré sur le lexique du WUV, ou sur des emprunts faits à d'autres langues polynésiennes par l'anglais, le français, etc. Nous considérons dans le détail les mots attestés pour la première fois avant 1850: *aliki*, *canaque*, *kaikai*, *lelei*, *tapa*, *tabou*, *taro*, *vaka*.

aliki 'chef indigène'. Attesté dès 1774 comme mot de la région, ce mot paraît dans un contexte probablement pidgin dans T01 et T02. Il est le concurrent du terme d'origine mélanésienne *téa*. *Aliki* est un mot ouvéen.

canaque 'Océanien'. C'est le mot hawaïen *kanaka* 'homme' (WUV *tangata*), répandu par les baleiniers américains et français (Lesson, 1861: 282). On le retrouve en Calédonie en 1844 (Laferrière, 1845: 28: *kanak*). Le Dictionnaire d'Oxford cite le mot pour l'anglais en 1840, accentué *kánaka*. L'accentuation française tombe sur la dernière syllabe, d'où la perte de la voyelle finale qu'on ne retrouve pas dans les textes de notre région. Il semble donc que le mot ait été apporté par des Français, et il est possible que l'anglo-australien *kanáka* vienne de la forme francisée. En Calédonie, le mot s'est spécialisé dans le sens de 'Autochtone calédonien', et au cours de ce siècle a subi tous les avatars par lesquels passent les termes ethniques, en particulier dans les pays à population mixte.

kaikai 'manger; nourriture'. Ce terme se retrouve partout dans le Pacifique après l'arrivée des Européens. Le premier sens attesté en Calédonie étonne: à la fois chez Leconte (1851: 545: *kakaye*) et Besson (1847: 412: *caye-caye*), la glose donnée est 'j'ai faim'. On s'étonne un peu moins en apprenant que les deux auteurs étaient respectivement capitaine et second de la corvette la *Seine*, naufragé le 4 juillet 1846 sur le récif de Balade: il s'agit probablement de la même erreur d'interprétation. De toute façon, ce sens disparaît: chez Bérard (1854: 113), *kaïkaï* veut dire 'manger'; dans le *Moniteur* (no. 202, 1863) 'nourriture'. Aujourd'hui, *caïcayer* fait partie du français local. La forme normale en polynésien est *kai*; la forme à redoublement total *kaikai* est rare (marquisien *kaikai*, tahitien 'ai'ai; en tonguien, *kaikai* se dit des animaux); mais il y a aussi une forme à redou-

blement partiel *kakai* (maori, wallisien, marquisien; samoan 'a'ai) qui pourrait tout aussi bien être à l'origine du pidgin *ka'ka'i* (on se rappellera le *kakaye* de Leconte, cité ci-dessus). Généralement ces formes redoublées ont la valeur d'un fréquentatif ou d'un pluriel. Le terme pidgin semble être attesté pour la première fois en Nouvelle-Zélande (Savage, 1807: 75, 109; Nicholas, 1817: I, 216). Le terme est certainement introduit dans notre région, car en WUV *kaikai* n'existe pas, et *kakai* a un sens tout autre.

lelei 'bon'. Le mot se trouve d'abord chez Laferrière (1845: 7) dans un contexte polynésien: *E lelei, e lelei*, ouvéen même (1845: 23): *Sia'i-lelei!*⁶ Cette dernière phrase est censée être prononcée par le chef de Poum (Mélanésien) et par l'interprète ouvéen Ouamo. Pourtant, *lelei* manque aujourd'hui au lexique ouvéen, et manquait au dictionnaire manuscrit du père Rougeyron, rédigé pendant les années 60 du siècle dernier, mais dont une partie au moins existait en 1854 (Hollyman, 1962c: 41). Le mot utilisé au temps de Rougeyron et maintenant est *maalie*. *Lelei* n'est pas très répandu dans les langues polynésiennes, et se trouve notamment en samoan, wallisien et tonguien. Il a pu être introduit par les missionnaires français dès leur arrivée (cf. Verguet, 1854: 60, témoignage se rapportant à 1845), ou par les teachers samoans à l'île des Pins (cf. T01); ou alors l'interprète Ouamo était peut-être le descendant d'un naufragé samoan ou tonguien parmi ceux qui ont de temps en temps échoué sur les côtes loyaltiennes.

tapa 'étoffe d'écorce'. La forme n'est pas très répandue, se trouvant seulement en tuamotu, marquisien, rarotonguien et tahitien. En anglais déjà en 1823, il se retrouve dans notre région en 1843 (Laferrière, 1845: 6, 7, 9, 10, 15, 26; et Pigeard, 1846: 83, 97, 122). Il est concurrencé pendant un certain temps par des termes mélanésiens, surtout deux du nord: *ava* et *tilit*. Dès 1863 (*Moniteur*, nos. 204, 205; cf. Garnier, 1868: 11, 50), *tapa* a pris le sens supplémentaire de 'ceinture de femme, jupon très court'. Puisque dans la région le mot ne se retrouve que dans des textes français, il semble probable qu'il soit venu de Tahiti, probablement comme un mot déjà francisé.

tabou 'sacré, interdit'. Le mot se retrouve dans la plupart des langues polynésiennes, y compris le WUV. Cook le note à Tonga en 1777, et le mot passe en français dans les traductions de Cook, et dans les relations de voyages d'explorateurs français comme La Pérouse. En français, le verbe *tabouer* existe à partir de 1822, et la forme plus correcte *tapou* est attesté en 1831. Dans notre région on retrouve *tapou* dès 1843 (Laferrière, 1845: 34, 46, 48), *tabou* dès 1846 (Besson, 1847: 351), et *tabouer* dès 1843 (Pigeard, 1846: 102). Il n'y a aucun moyen de savoir si le mot arrive comme un terme déjà européen ou par voie orale sur

les lieux. Le fait que la première forme soit *tapou* viendrait à l'appui de la seconde hypothèse. De toute façon, le mot entre dans la vie locale où des objets naturels ou façonnés servaient d'indice d'un tabou et en ont pris le nom dès 1854 (Tardy de Montravel, 1857: 11). A partir de *tabou sculpté*, *tabou* en est venu à signifier 'sculpture indigène locale'.

taro 'tubercule comestible, *Colocasia antiquorum* (L.) Schott'. Le mot se trouve à partir de Cook (1778: 290), et presque jamais dans notre région comme un terme pidgin. Il est pourtant introduit, car la forme ouvéen *talo* ne se retrouve dans aucun texte, et *taro* aurait pu venir par voie orale dans un contexte pidgin.

vaka 'pirogue, bateau'. C'est le plus rare des termes polynésiens locaux, bien qu'il soit attesté à partir de 1843 (Laferrrière, 1846: 18, 38: *vaca*). En 1845, Verguet (1854: 255) note *ouaca*, le *v* des langues de Balade et de Pouébo étant bilabial.

Les mots attestés de 1850 à 1866 accusent la même diversité d'origine: dès 1850, *bourao* (cf. Hollyman, 1962a: 35) et *tayo*⁷ de Tahiti, *kaori* (Hollyman, 1963: 224) de la Nouvelle-Zélande; et dès 1863, *maté-maté*⁸ du WUV.

Sur douze mots d'origine polynésienne, il n'y a donc que trois de provenance ouvéenne sûre.

Mots d'origine incertaine. Deux intéressent notre propos actuel: *manou* et *papalé*.

manou 'étoffe européenne; pagne' est attesté d'abord à l'île des Pins dans les MSS du père Goujon (*Journal*: 1848: 40; *Agenda*: le 27 avril 1853) sous la forme *mano*. Grace (1969: 57) suit Milke (1968: 156) en comprenant *malo* 'mûrier à papier, *Broussonetia papyrifera* (L.) Vent.' dans les mots proto-océaniens. La forme proto-polynésienne est *malo* 'pagne', d'où le terme ouvéen vieilli *malo* 'ceinture'. Mais le WUV a aussi la forme *mano* 'étoffe' (Leverd, 1917: 53), et *mano* serait la forme prise par *malo* dans la plupart des langues calédoniennes. On ne le retrouve cependant qu'à Lifou: *imāno* 'calico, étoffe européenne' (Ray, 1917: 255), où le sens suggère un emprunt. Leenhardt (1935: 175-176) explique l'extension du mot dans l'archipel calédonien par le bichelamar. L'origine du mot reste donc incertaine. La forme actuelle du français local: *manou* date de 1884-1885 (Cotteau, 1888: 238).

papalé 'étranger; Anglais' paraît d'abord sous la forme *poupalé* (Bérard, 1854: 96, 108, 110, 120), notée à Hienghène. Garnier (1867: 194) écrit *papaies*, qu'il corrige en *papalés* dans son livre (1871a: 215). Plus tard, Louise Michel (1885: 123)

utilise la forme *poupouale*. La forme courante actuelle est *papalé* (O'Reilly, 1953b: 221). Pour les langues autochtones, *papale* est attesté pour trois dialectes de la langue mwaveke (Leenhardt, 1946: no. 401), pour le lifou (Turner, 1884: 359), et pour le nengone (Dubois, s.d.), sans changement de forme, ce qui montre bien qu'il s'agit d'un emprunt. L'analogie avec le polynésien *papalangi* est mise en lumière par Turner, mais l'origine de *papalé* reste incertaine.

Mots d'origine anglaise. Ceux qui peuvent nous être utiles sont: *carabousse*, *cooka*, *marwa*, *marwiwi*, *pikinini*, *takata*, *tamioc*.

carabousse 'prison', en anglo-américain (sous la forme *calaboose*) depuis 1792, paraît dans notre région pour la première fois dans le *Journal* MS du père Lambert en 1863, peu après sa mutation à Nouméa, dont la population à l'époque comprenait beaucoup d'anglophones. Mais le mot a dû passer par une langue qui remplace *l* par *r*, comme certaines langues océaniques. La seule forme locale actuellement connue est l'aje *kalabusi* (Leenhardt, 1935).

cooka 'cuisinier', d'abord sur une station d'élevage (Garnier, 1867: 166), représente une prononciation résultant de la structure syllabique CV de nombre de langues océaniques, dont celles du sud calédonien (Leenhardt, 1946).⁹ Le mot existe toujours dans le bichelamar hébridais, mais n'est pas attesté en Calédonie depuis 1885.

marwa 'navire de guerre' est attesté dès 1843 (Laferrière, 1845: 8: *manoua*), et se trouve sous la forme anglicisante *man war* dans le *Journal* MS (1856: 28, 29, 30) du père Chapuy à l'île des Pins. Il existe toujours dans le bichelamar hébridais.

marwiwi 'Français' ne se dit plus dans la région qu'aux Loyalty, et aux Hébrides. Il est précédé en Calédonie par *oui-oui* (lettre du père Grange, du 18 septembre 1847, citée par Brainne, 1854: 118), qui s'emploie en Nouvelle-Zélande dès 1842 (Baker, 1940: 23), et qui rappelle *yaya* 'Allemand' (canton de Vaud) et *yesyes* 'Anglais' (Gruyères) en Suisse (Tappolet, 1914: 79-80). Le composé prend plusieurs formes: *manéhouihoui* (*Moniteur*, 1862: no. 147), *manou-oui-oui* (Foucher, 1890: 52), *man oui-oui* (Mariotti, 1953: 48). Les deux termes sont probablement introduits dans la région.

pikinini, qui se trouve aux Antilles anglaises au dix-septième siècle, en hawaïen en 1791 (Carr, 1972: 4, 143), et en Nouvelle-Zélande en 1817 (Nicholas: II, 175), paraît dans notre région sous deux formes: *pikini* (voir T14) substantif, et *pikinini* (Garnier, 1868: 52) adjectif: *pikinini muskit* 'petit fusil'. *Pikini* ne se retrouve plus, et pourrait résulter d'une

coquille, mais il n'est pas corrigé dans l'édition en livre (1871b: 257) et on doit donc l'accepter. Dans ce cas, la présence de *pikini* et de *pikinini* indique que les deux formes portugaises, *pequeno* et *pequenino*, sont représentées dans le Pacifique. Selon Cassidy (1971: 208-209), c'est par le pidgin anglais, qui a eu ces deux formes, que cette présence a pu avoir lieu. Le mot a pu se répandre à partir des Hawaii, comme *canaque*.

takata 'sorcier; (plus tard) médecin' paraît d'abord en 1863-66 (La Hautière, 1869: 74). Vu le premier sens, le mot doit être d'origine anglaise (*witch-doctor* 'sorcier'). Le sens de 'médecin' est attesté à partir de 1875 (Michel, 1885: 9, 12, etc.). Comme *cooka*, le mot a dû passer par une langue à structure syllabique CV.

tamioc 'hachette' représente un article de commerce important. La première cargaison (trois tonneaux) de tomahawks est venue de Sydney en 1844 (Cordier-Rossiaud, 1957: 83), et la première forme attestée du mot ne laisse aucun doute sur son origine: *tomahawk* (Garnier, 1867: 170, 171; 1868: 32). Le mot est attesté en Australie à partir de 1802. Mais on ne trouve la forme bichelamar *tamioc* qu'en 1897 (Mialaret: 103), et les attestations antérieures de *tomahawk*, *tomakow*, *tomawok* n'ont peut-être rien à voir avec le pidgin.

Sur sept mots 'anglais', trois sont des mots pidgins introduits (*caraboose*, *marwiwi*, *pikini/pikinini*), et trois autres ont subi des modifications, peut-être dans des langues de la région, avant de devenir des mots pidgins (*cooka*, *takata*, *tamioc*). Cette modification s'accuse aussi chez *carabousse*.

Mots d'origine française. Trois seulement nous intéressent: *casi*, *co'loné*, et *disu*.

casi 'case' (voir T09), semble à première vue s'attirer l'épithète de pidgin. Mais *case* a subi le même type de modification que *cooka*, et sa forme prouve seulement que le mot a dû passer par une langue indigène du sud avant de rejoindre le pidgin.

co'loné 'tromper' (voir T05) n'a pas été compris par Garnier quand il l'a traduit par 'tuer'. C'est un des mots qui justifierait Cordeil (voir C07) dans ses remarques sur la langue verte; il signifie 'tromper'.¹⁰ Le mot appartient au pidgin par sa forme: il a dû passer par une langue locale, parce que les voyelles postérieures fermées sont sujettes au changement entre les langues locales et le français, cf. *mano/manou*.

disu 'pièce de 50 centimes; toute pièce de monnaie blanche' (Garnier, 1867: 176). Pour lfr.50, on disait *trois dix sous*

(Lemire, 1884: 114). Cet emploi semble être particulier à notre région.

La contribution française semble donc avoir un caractère local.

Autres sources. Laissant de côté les mots dont la première attestation est postérieure (c'est la place, et non pas l'intérêt qui nous manque), et dont on trouvera nombre d'exemples aux Pièces Jointes IV, il nous faut signaler une source supplémentaire: les mots, surtout anglais, empruntés par les langues locales (y compris quelquefois le français) et dont le caractère social, sémantique ou phonétique indique une origine pidgin, comme *nani* 'chèvre', *boulmakao* 'boeuf', *poca* 'cochon sauvage'. Pour ces témoignages, nous renvoyons à Hollyman, 1962a et 1963.

Conclusions

Entre 1843 et 1863 se sont établis dans la région calédonienne deux pidgins européens, l'un anglais, l'autre français, dont les premiers textes certains sont de même date. Jusqu'à environ 1875, les textes en pidgin anglais dominent numériquement; parmi les éléments lexicaux étrangers que nous avons étudiés, ceux contribués par l'anglais sont plus nombreux et plus décisifs au point de vue pidgin. Les phrases en pidgin anglais sont déjà "bien formées". Nous en concluons que le pidgin anglais, bien qu'il se soit enrichi par des apports locaux, s'est formé ailleurs. Le Pacifique connaissait déjà, avant 1843, des pidgins anglais: pas aux Hawaii (Reinecke, 1969: 34-35), malgré les santaliers et les baleiniers; pas à Tahiti non plus, paraît-il, et cela sans doute pour la même raison que suggère Reinecke (1969: 27-30) pour les Hawaii: l'alphabétisation partielle de la population indigène, et la mise en écrit de la langue indigène (cf. Parsonson, 1967; et Hollyman, 1971: 907). La situation a été autre en Australie, où il y avait aussi une multiplicité de langues indigènes; autre pendant un certain temps en Nouvelle-Zélande, à cause de sa grandeur relative et la plus grande dispersion de sa population; autre encore aux Hébrides, où la multiplicité des langues se doublait d'une pluralité d'îles. Nous sommes peu documentés sur le pidgin de ces régions. S. Wurm (1971: 1007-1011) considère le bichelamar hébridais comme la source des pidgins anglais de la Calédonie, de la Nouvelle-Guinée, de la Micronésie, de la Nouvelle-Zélande; indépendamment constitués seraient celui - antérieur - de l'Australie, et celui - postérieur - des Hawaii. Mais tant qu'on n'aura pas retracé l'histoire du pidgin hébridais, ce schéma restera suspect. Je veux bien croire que le commerce du santal sud-hébridais, qui a commencé quinze ans avant le commerce calédonien, ait produit le pidgin anglais dont nous citons des exemples dans nos premiers textes (cf. Shineberg, 1967: 79,

84). Vincent (1895: 65) citait déjà Paddon comme responsable du bichelamar calédonien, à cause de son transfert d'Erromango à l'île Nou. Les dates cadrent bien, cela expliquerait le caractère "bien formée" des phrases de nos premiers textes. Mais la preuve n'est pas encore faite. De toute façon, nous n'avons vu aucune indication de la constitution d'un nouveau pidgin anglais dans la région calédonienne.

Pour le pidgin français, la situation est différente. Personne ne parle d'un pidgin français à Tahiti, aux Marquises, ... et les rapports avec l'Indochine sont postérieurs à beaucoup de nos textes. Les rapports avec le créole réunionnais sont illusoires. Il y a bien eu des troupes qui avaient servi en Algérie, et ils ont contribué quelques mots au français local (*bédouin*, *diss*, *gourbi*) mais il n'existe aucune indication certaine d'un français pidgin.¹¹ Ce pidgin s'est donc formé sur place. Avec la francisation progressive de la population étrangère et autochtone, il a, probablement vers 1875-1880, remplacé (sauf aux Loyalty) le pidgin anglais, après une quinzaine d'années de co-existence. Prenant des regains de vie avec les introductions successives de main-d'oeuvre asiatique, il a néanmoins succombé devant l'extension et l'amélioration de l'enseignement (surtout depuis 1945), appuyées par une prise de conscience autochtone qui a revalorisé les langues indigènes et montré les possibilités qu'offrait la maîtrise du français.

C'est le remplacement du pidgin anglais par le pidgin français, que j'ai commenté ailleurs (Hollyman, 1964: 58), qui a poussé I. Vintila-Radulescu (1967: 240) et S. Wurm (1971: 1006, 1008) à voir dans mon historique du français pidgin calédonien un appui de la théorie de la relexicalisation avancée par Whinnom (1965). Appliquée à notre région, cette théorie verrait, sous-jacent au pidgin français, et comme voilé par un lexique en majeure partie français, le pidgin anglais qui l'a précédé. Souligner la co-existence des deux pidgins n'y changerait rien, car I. Hancock (1971: 288) préfère la notion de supra-lexicalisation, qui comporterait l'idée de la co-existence temporaire du remplacé et du remplaçant.

Notons tout d'abord qu'il faudrait maintenant voir dans notre historique deux relexicalisations différentes, du polynésien à l'anglais, puis de l'anglais au français. Le rapport pidgin anglais chinois - pidgin anglais hébrido-calédonien devient alors beaucoup moins clair.... Pour que la relexicalisation soit valable comme explication, il faut prouver non seulement qu'il n'y a pas eu emprunt mais bien substitution lexicale, mais aussi - et c'est la question-clé - que les deux grammaires soient restées essentiellement les mêmes. On a si peu de phrases en lingua franca polynésien (T01, T02, T03) qu'on ne peut pas faire de comparaison. Mais on peut bien com-

parer les deux pidgins européens. On ne trouve rien dans le pidgin français qui corresponde au *belong* (T04, T07, T09), au *allsame* (T10, T12, T13, T16), au groupe nom propre + *he* (T13), au *finish* (T18) du pidgin anglais. Justifier la relexicalisation par le parallélisme *no / non* dans *Gondou he no allsame man* (T13) et *Pikini Pamale non lélé* (T14) serait pour le moins osé.

L'établissement du bichelamar anglais en Calédonie, et la formation d'un pidgin français se sont faits, au moins pendant un certain nombre d'années, dans des villages, entrepôts, postes militaires où dominaient soit des commerçants ou trafiquants anglais soit des missionnaires, administrateurs, commerçants ou trafiquants français. Avec l'élimination des entrepôts anglais (comme celui de Hienghène en 1859), et le retour d'Autochtones partis comme marins, les deux pidgins ont dû se rencontrer, retrouver certains éléments lexicaux communs, et échanger des emprunts.

L'historique trop rapide¹² compris dans mon étude antérieure (Hollyman, 1964: 57-58) est en partie responsable du fait qu'on a eu vite fait de 'caser' le pidgin français calédonien dans le cadre théorique nouveau. Cette nouvelle étude est un essai d'amende honorable et une tentative pour faire une description plus conforme aux faits en somme assez limités dont nous disposons. Des études analogues consacrées aux Hébrides en particulier aideraient à corriger les erreurs de perspective qui subsistent.

PIECES JOINTES - I

- C01 Garnier, 1867: 171: Il est un langage en Nouvelle-Calédonie qui se parle sur toute la côte et sert de moyen de communication entre les kanaks et les blancs et quelquefois entre les blancs eux-mêmes, quand ils sont de nation différente; ce langage a pour base l'anglais, mais on y rencontre des mots français, chinois, indigènes, tous plus ou moins altérés. Quelques phrases, tirées de ce langage, que j'aurai l'occasion de citer dans le cours de ce récit, montreront que le génie de cette autre *lingua franca* est des plus simples et qu'au moyen d'un très-petit nombre de mots on peut toujours assez bien s'entendre sur les choses usuelles de la vie.
- C02 Garnier, 1871b: 305-306 (à Ouvéa): Les naturels des Loyalties parlent ordinairement un peu l'anglais, mais ils ignorent le sabir, au moyen duquel nous avons l'habitude de communiquer avec les Néo-Calédoniens; aussi, placés au milieu d'un groupe d'indigènes, faisons-nous de grands efforts pour entretenir une conversation dont le sujet nous intéressait beaucoup, lorsqu'un jeune Kanak à la physionomie intelligente nous dit tout à coup: Messieurs les officiers.... je parle français, et je vous servirai d'interprète.
- C03 La Hautière, 1869: 206: (...) l'aliki me dit (...) dans un jargon franco-anglais, mêlé de calédonien (...).
- C04 Parquet, 1872: 57: Il n'y avait que les vieillards qui pouvaient me renseigner; or, le seul moyen de communication intellectuelle à ma disposition pour converser avec eux, était le langage dit: "*biche-la-mar*", espèce de sabir océanien (ou *lingua franca*), composé de beaucoup de mauvais anglais, mélangé d'un peu de tout pris dans les autres langues, portugaise, française, et polynésienne.
- C05 Patouillet, 1873: 208: Aussi la plupart des colons préfèrent-ils, dans leurs rapports personnels avec les noirs, employer un jargon compris dans presque toute l'étendue de la côte; c'est une imitation du sabir africain, mélange d'anglais, de français et de canaque, qui s'appelle le *biche-la-mare*.
- C06 Mauger MS (1877-78): (59) (à Nouméa): J'emploie le français, l'anglais, un patois quelconque, car je ne connais pas le premier mot du *biche-la-mare*.
- C07 Cordeil, 1885: 179 (à Nouméa): (...) un pêle-mêle de ménagères, de soldats, de Canaques, d'Indiens, de Chinois, d'Arabes et de condamnés. On y parle français, anglais, tous les patois et surtout le *biche-la-mar*, espèce de sabir où l'anglais domine, émaillé de locutions empruntées à la langue verte. C'est une vraie tour de Babel.

- C08 Le Chartier, 1885: 63: Il n'y a pas de langue unique, les idiomes varient avec les tribus, mais on parle généralement un patois commun français, anglais, canaque, appelé le bichelamar.
- C09 Godey, 1886: I, 157: Parmi les Canaques de la Nouvelle-Calédonie, il n'y a que les chrétiens qui parlent un peu le français, les autres connaissent plutôt l'anglais que le français. Mais on peut dire qu'ils ne connaissent ni l'une, ni l'autre langue.
Godey, 1886: I, 176: J'ai visité, à Thio, le P. M...., qui régnait en véritable souverain sur une tribu dont tous les membres rampaient à ses pieds. Je l'ai entendu leur parler leur propre langue, qu'il prononçait mieux qu'eux; mais je n'ai entendu aucun mot français prononcé par des naturels, pendant toute la durée de ma visite dans la tribu. D'ailleurs, peu de canaques, même au chef-lieu, comprennent le français, et un bien plus grand nombre comprennent et parlent anglais. Cela est de notoriété en Nouvelle-Calédonie.
- C10 Raoul, 1889: 115: (...) l'extension du "Biche la mar" permet actuellement à beaucoup d'indigènes de se comprendre.
- C11 Vuillod, 1891: 47: La langue française se parle habituellement, l'anglais est quelquefois usagé, mais l'idiome le plus courant avec les indigènes est le *Bichlamar*, sorte de patois composé d'anglais, de français et des divers mots canaques communs à toutes les tribus.
- C12 Dargène, 1891: 29: Elle regardait venir les cavaliers avec cet air sournois qu'ont invariablement les indigènes, mais elle finit par leur crier: *E lelei! e lelei!* ce qui, en *bichlamar* calédonien, mélange burlesque de français, d'anglais et d'idiome des îles Walis, pouvait signifier: "C'est très bien!"
- C13 Malato, 1894: 91-92 (le texte se rapporte à 1875): Il serait presque impossible aux Européens et même aux indigènes de voyager pédestrement à de longues distances, si le *bichelamare* (langage des pêcheurs de l'holoturie ou *biche de mer*) ne leur permettait de s'entendre moins incomplètement que par signes. C'est un patois hétérogène, comprenant de l'anglais de cuisine, du français estropié et des mots empruntés à tous les idiomes du Pacifique. Maints déportés qui, après l'amnistie, ont écrit des mémoires, parfois inexacts, et cela se comprend car, outre qu'ils ne pouvaient voyager librement, ils devaient voir le pays de parti pris, se sont imaginés, par exemple, que les mots *tayo* (homme), *popiné* (femme), *picanini* (enfant), etc., étaient du plus pur dialecte néo-calédonien. C'est une erreur complète: le premier mot est taïtien; le second, également d'origine polynésienne, semble une corruption de *Huahiné*; le troisième est de l'espagnol presque pur *pique nino* (petit garçon). De même, les Néo-Calédoniens me souvenaient parfois, ne les connaissant pas dans leur langue, que les

mots *caïcaï* (manger), *mou'ye-mou'ye* (dormir) devaient être français ou anglais, et mes dénégations les laissaient assez incrédules.

- C14 Davillé, 1901: 166: A Nouméa, où l'élément anglais est largement représenté, beaucoup de Canaques parlent la langue anglaise. Pour mieux dire, ils ont fait, des divers mots qui les frappaient le plus ou qui revenaient le plus souvent dans la conversation des blancs, une sorte d'idiome baroque, communément appelé *bichelamare*, sorte de langue sabir, dans laquelle il y a surtout de l'anglais, beaucoup de mots français et quelques expressions canaques. Les temps et les déclinaisons sont supprimés, et cette langue s'enrichit constamment avec une grande facilité, de nouveaux mots créés par suite de besoins ou par la vue d'objets nouveaux.
- C15 Gallois, 1903: 55: Ils ont naturellement un dialecte propre mais bon nombre comprennent le français ou tout au moins cette langue usitée en Extrême-Orient et dite le "Bichelamar" composée d'éléments anglais et français.
- C16 Vallet, 1905: 14 (parlant des ouvriers japonais, mentionne): leur jargon, mi-français mi-nippon.
- C17 Burchett, 1944: 81: (...) an illuminating conversation with the little Javanese woman whose duty it was to clean my room (...). Unfortunately, to translate our discussion from its original pidgin French to pidgin English, is to lose much of its charm.
- C18 Priday, 1944: 59: In the course of time a simplified "kanak French" has been developed which Georges Baudoux reproduces beautifully in some of his stories.

PIECES JOINTES - II

- T01 Goujon, Journal MS, 1848: 38 (Mélanésien): (...) ils nous disaient: *aliki leilei* (chef, c'est bien).
- T02 Leconte, 1851: 552 (événements de 1846; "un naturel de Hienguène"): *Leleï Bouarate, Alikī-Théa, Bouarate, etc.*
- T03 Bérard, 1854: 136 (événements de 1850): *Belep kaï kaï poupalé!* -*Belep kakino* (Les Belep ont mangé les étrangers! -Les Belep sont mauvais).
- T04 Garnier, 1867: 171 (Mélanésien; tous les textes de Garnier se rapportent aux années 1863-1866): *Tayos, lookout belong faïa* (Amis, faites attention au feu).
- T05 Garnier, 1867: 178 (Mélanésien): *Candio mon lélé, lui beaucoup coïoné Français* (Candio, méchant, lui beaucoup tuer les Français).

Mon est une coquille pour non.

- T06 Garnier, 1867: 184 (Mélanésien): Lélé tayos, beaucoup lélé (Bons amis, beaucoup bons).
- T07 Garnier, 1867: 190 (Mélanésien): Boat belong you? (C'est votre bateau?)
- T08 Garnier, 1867: 194 (Mélanésien): Onine bad man, longtime he kill father, after that he eat him (Onine est un mauvais homme, il a tué mon père autrefois et il l'a mangé).
- T09 Garnier, 1867: 198 (Mélanésien): Oui, ajouta le moribond, my want mate-mate casi belong me (Oui, je désire mourir dans ma case).
- T10 Garnier, 1867: 198 (Mélanésien): Le Néo-Calédonien dédaigne du reste le tabac faible et dit: All same grass (comme de l'herbe).
- T11 Garnier, 1868: 15 (Mélanésien): Kanak comme ça, répondit Poulone, lui beaucoup content *kaï-kaï* (manger) ses ennemis.
- T12 Garnier, 1868: 42 (Mélanésien): Allsame man ouioui belong boat mate mate kaikai (Autant que cela Français du bateau sont morts et mangés).
- T13 Garnier, 1868: 48 (Mélanésien): Gondou he no allsame man he allsame poika; he look one Kanak he houo-houo; he kai kai plenty man.
- T14 Garnier, 1868: 55 (Mélanésien): Pikini Pamalé, non lélé (petit de Pamalé, très mauvais).
- T15 Garnier, 1871a: 254 (Mélanésien): Kanak comme ça, me répondit le chef en faisant le signe de la croix, pas connaître le français. (La première version de ce texte - Garnier, 1867: 199 - porte: Kanak comme ça (en faisant le signe de la croix) apprendre à parler français.)
- T16 Patouillet, 1873: 48 (Mélanésien; événements de 1867-1870): Frenchmann od same pouaca: supposite I look one, I vomite (le Français me fait l'effet d'un cochon; si j'en vois un, je vomis). (*Od* est une coquille pour *ol*.)
- T17 Anonyme 1878: 49 (Mélanésien): Quand toi ôter ta casquette, (...) moi ôter la mienne.
- Schuchardt (1883: 154-156) donne une série de phrases en pidgin anglais récoltées par le naturaliste E.L. Layard, à l'époque consul britannique à Nouméa. Mais Schuchardt fait remarquer qu'il ne semble pas que les Calédoniens indigènes utilisent ce pidgin, et nous ne faisons donc aucun cas des phrases notées, que Layard a sans doute entendues dans la bouche d'Hébridais.
- T18 Lemire, 1884: 98 (Mélanésien; événements de 1874-1882): Un autre, qui avait deux femmes, demandait à être chrétien. On lui répondit

qu'on le baptiserait quand il n'aurait plus qu'une femme. Il revint le surlendemain et déclara se contenter d'une seule épouse. "Que devient l'autre? lui demanda le missionnaire. - Mi tupaï, popiné, - finish kaïkaï, - beaucoup lélé. - Je l'ai tuée, je l'ai mangée, c'était une bien bonne femme."

- T19 Le Chartier, 1885: 67 (Mélanésien; événements de 1871-1880): Toi kaï-kaï pommes canaques, toi les avoir là (en désignant le ventre), toi en avoir mangé quatre, mis huit dans ta voiture.
- T20 Moncelon, 1886: 11 (Néo-Hébridais): Toi faire têter à une popinée déjà pikinini. (C'est-à-dire: à une femme qui a déjà un enfant.)
- T21 Godey, 1886: II, 13 (Français; événements de 1875-1878): Tayo, *capitaine*, va voir Tayos de Thio (L'ami capitaine va rendre visite à ses amis de Thio).
- T22 Branda, 1893: 70 (Mélanésien; événements de 1878):
 - (...) porte-moi ça, dit brutalement le Français.
 - Moi pas porter, répond l'autre.
 - Moi dit toi porter, répond notre compatriote.
- T23 Branda, 1893: 108 (Mélanésien; événements de 1879): Souliers marquer la branche. (...) Trois jours pluie tomber. (Le sens n'est pas: 'la pluie est tombée pendant trois jours', mais: 'la pluie est tombée il y a trois jours'.)
- T24 Le Goupils, 1907: 756 (Néo-Hébridais; tous les textes de Le Goupils se rapportent aux années 1898-1904): Beaucoup soldats venus, mon vieux, beaucoup chevaux, canons, fusils. Beaucoup taïos crevés! oh! là! là! 759: Beaucoup bon, mon vieux, tu sais, ça!
- T25 Le Goupils, 1910: 127 (Tonkinois): Moi look (voir) une fois, (...) moi savoir.
- T26 Le Goupils, 1928: 167 (Tonkinois): Nam-Kaïn *look* (regarder) une fois, Nam-Kaïn connaître. 168 (Tonkinois): Moi *look* une fois, moi connaître ... tout!
- T27 Le Goupils, 1928: 169 (Tonkinois): Lui malade un jour. Demain fini. 170 (Tonkinois): Bonsoir ... les messieurs, les dames; ... patrons, beaucoup bons. Tonkinois aimer beaucoup les patrons. Nicat beaucoup content. Nicat beaucoup travail. Nicat longtemps travailler Nassirah. Lui y a pas moyen retourner Tonkin voir bébés pour lui! Nicat finir crever Nassirah, etc.
- T28 Noroit, 1932: 81-82 (Javanaise): - Marie, quel âge as-tu? - Sais pas, Mosié. - Tu sais bien un petit peu près? - Pét'êt seize, pét'êt dix-huit. - Où es-tu née? (...) - A Batavia! (...) - Qu'est-ce que c'est que ça, Marie? - Sais pas, Mosié. - Tu l'as prise sur la table? - Non Mosié. (...) Pourquoi il pleure ton mari? - Parce qu'il a dormi sous le lit. - Et toi? - Moi, dans le lit. - Et

pourquoi l'as-tu mis sous le lit? - Parce que moi couchée avec amant!

- T29 Noroit, 1932: 83 (Javanais): Moi veux prendre lui pour mari.
- T30 Burchett, 1944: 48 (Loyaltien): (...) in a rare burst of English he replied: 'No. No killem and eatem. They jus' get sick. People take 'em to ole man banyan tree an' leavem there. They jus' die. Puttem in tree lookin' t'wards sea, then no debbil fella' he come an' gettem.
- T31 Burchett, 1944: 17 (Javanais): - Alors, Salom, quand est-ce qu'on va arriver à Nouméa? - Peut-être arriver demain - ou Mardi. - Mais, aujourd'hui, c'est Mardi! (...) - Ah oui? Peut-être arriver demain.
- T32 Burchett, 1944: 80-82 (Javanais): I had an illuminating conversation with the little Javanese woman, whose duty it was to clean my room at the Grand Hotel Central. Unfortunately, to translate our discussion from its original pidgin French to pidgin English, is to lose much of its charm. (...) Mois ne connais pas. (...) Mama pour moi. (...) Moi ne connais pas faire l'amour. Trop jeune pour ça. (...) Moi non content de lui. (...) Ici moi connais faire l'amour pour la première fois. (...) Peut-être. Moi ne connais pas! 147: Moi non content Japonais! Parler toujours camarade, camarade, mais pousser, pousser tout le temps. 190: - Mais vous ne savez pas que l'on va jouer dans la Place ce soir? - Who is going to play in the park? I asked. - C'est la bande. Va jouer musique dans la Place. (...) Mais quand on joue la musique dans la Place tout le monde est là. Il faut aller. Vous. Allez!
- T33 Berthault, 1961, in Hollyman, 1964: 64 (texte enregistré sur bande, publié en orthographe phonologique; remis ici en orthographe traditionnelle; il s'agit d'un divorce javanais): Et comme il fallait la présence d'un officier de police judiciaire pour régler la question, j'ai dit au kakane: - Ahmad, toi plus content avec bayou? - Oui, m'sieur police, pa'ce que bayou, lui, i' en a l'aut' kakane. - Bon. Je dis: Dolasayouti, toi content fini avec Ahmad? - Ho, lui toujours manger monnaie. - Manger monnaie, pourquoi? - Quand toucher la paye, lui aller jouer. - Lui aller jouer où? - Chez m'sieur X. - Bon. - Lui jouer toupie. - Or, c'est fini, voulez plus, toi plus content Ahmad? Ahmad, toi plus content Dolasayouti? - Oh, c'est bon casser papier. Je leur ai dit: Vous pensez bien la tête, hein? tous les deux? Le marabout était là, il dit (il a parlé en javanais): Oh, le kakane m'a dit: Oh, c'est bon casser papier. - Et Dolasayouti, toi content, quoi? - C'est bon casser papier. Alors moi, j'ai pris le contrat, et puis: C'est d'accord, tous les deux? Vous content casser papier? - Allez, m'sieur police, cassez papier. (Le papier est déchiré.)
- T34 Hollyman, Notes de mission, inédites, 1962. Dicton malabar passé

dans le français local (noté à Nouméa): Zaffaires cabri, c'est pas zaffaires mouton.

PIECES JOINTES - III

- L01 Richepin, (?)1890: 81 (Mélanésien): Ami à vous. Bons *Oui Oui* et bon prêtre faire ensemble. Bon prêtre vieux. Pas faire mal à vous. Pas vous à lui. Ami à vous. 83: *Leleï! Leleï!* 89: Non, non. (...) Esprit pas vêtu en *Oui oui*. Esprit tout nu. Esprit tatoué. (Emploi peu typique de la préposition à; emploi de *prêtre* au lieu de *takata*, d'*esprit* au lieu de *dianoua* ou de *bao*.)
- L02 Dargène, 1891: 107 (à Maré, îles Loyalty): Toi connaître le pavillon, le drapeau, là-bas? demanda à l'un d'eux le commandant du *Blavet* en lui montrant de la main l'artimon du navire. Et comme le Canaque ouvrait la bouche avec un gros sourire bête: - Tu vois bien, ajouta-t-il, le bateau de guerre français... *french man-of war?* - *Yès manoua!* répéta le Canaque, à sa manière. *No good manoua!* - *No good manoua!*... Mauvais bateau!... crièrent une vingtaine d'autres badauds que ce dialogue avait attirés en un petit cercle.
- L03 Dargène, 1891: 114 (à Ouvéa, îles Loyalty): Chacun d'eux portait au cou un chapelet de coquillages où pendait une petite croix de bois. - *Tayo lotu?* demanda Camberwell qui connaissait la valeur de ces mots depuis ses fréquentes visites à la propriété de Miriol. - Catholiques! hurlèrent en chœur et en français tous les Canaques.
- L04 Baudoux, 1952: I, 115-116 (extrait d'un conte publié d'abord en 1919; un exemple entre cent de l'utilisation de la couleur locale linguistique; Mélanésien): *Tchiaom* le tayo l'est beaucoup gras, lui couché dans sa case... Lui pas moyen dormir... Tu sais! lui couché sur la natte, son oreille elle est à côté de la terre... *Ha!*... Lui entendu! *Boum... Boum... Boum...* beaucoup les pieds des hommes qui sont marcher, marcher... *Tchiaom*, lui dit: "Quoi?... Ça, c'est les canaques!... Peut-être sont faire la guerre pour nous?... Eux sont besoin manger moi?... Mon vieux!... *Tchiaom* lui peur, lui faire le petit trou dans la paille... lui regarder dehors... *Ouââââ*... beaucoup, beaucoup les canaques avec les casse-têtes, avec les haches, avec les sagafes... *Hououou... là!*... *Tchiaom* beaucoup peur, lui content sauver. Passer par la ... Lui chercher, lui chercher pour sauver?... *Ha!* lui trouvé... Lui faire gros trou dans la paille de la case, ça c'est bon... Lui creuser, creuser, creuser vite... Ça y est, fini le trou dans la paille, casser les taouras (1) pour le bois... Lui entrer dans le

trou... A oua! pas moyen... lui connaît pas, lui trop gros ventre ... Ha! lui beaucoup peur, lui pousser, pousser, pousser, pousser avec ses pieds... Lui gratter son ventre, lui gratter son dos... Ça y est! lui fini passer, lui sorti dehors. (1) liens (Variation des formes verbales; *tu sais* au lieu de *tu connais*; saupoudrage de phrases normales; *hache* au lieu de *tamioe*; emploi du terme tahitien *taura* 'corde', qui appelle une note explicative.)

L05 Garenne, 1932 (Mélanésien): 43: Ecoute, Riveau, souffla-t-il (...), toi donner cent sous, toi gagner *popinée* (...). Toi, gagner beaucoup d'argent! 47: Toi parler un mot, toi fini mort! 49: (...) elle baragouinait un peu le français, qu'elle entre-mêlait d'expressions canaques et de "*bich' la mar*" (1). Au besoin, sa mimique éloquente suppléait à son baroque langage.

(1) Langage composite créé par les aventuriers du Pacifique; mélange de toutes les langues, où l'anglais domine.

50: Viens! insistait-elle d'un accent persuasif. Là-bas, toi bien caché! Pas bouger! La nuit, moi porter "*kaï-kaï*" (1). Nous biens contents! (1) Aliments

51: Moi voir, railla-t-elle. Toi peur! 52: Bien sûr! Moi pas content lui. Moi content lui cavalier. Ah! lui pas *les foies* (2) comme toi! Là-bas, lui caché un mois, et après... (...) Lui bien tranquille!... Eromango, là-bas, beaucoup plus loin.

(2) "Avoir les foies": avoir peur.

53: Lui pas trop vieux? Lui moyen courir? demanda-t-elle enfin. (...) Amène-le donc. 57: Pas bouger! (...) Cerfs! articula-t-elle laconiquement. Lui plus peur nous; lui sauver! 59: Là, le "trou", fit-elle simplement. 60: Ça, lit pour moi, expliqua-t-elle. (...) Christophe seulement coucher là aussi, mais maintenant... 62-63: Vous bien tranquilles! conclut-elle en se levant pour prendre congé. Ce soir, moi porter *kaï-kaï* avec "du l'eau". (...) Du l'eau? fit-elle. Ici, n'a pas. Ce soir, moi porter. 66: Hein! faisait-elle à chaque instant, ça bon? (Français normal *amène-le donc*. Colonel d'infanterie coloniale, Garenne avait sans doute passé quelque temps dans une colonie créolisante, d'où l'inauthentique *du l'eau*.)

L06 Garenne, 1933 (Mélanésienne): 76: Depuis de nombreuses années à Nouméa (...) elle parlait assez bien le français; mais, comme la majorité des indigènes, et comme la plupart des créoles eux-mêmes, elle ne parvenait pas, à son grand regret, et malgré des efforts désespérés, à articuler les r. C'est sans doute un effet de la race, car cette inaptitude singulière se retrouve chez les gens de couleur de toutes les longitudes. 103: Vous bien comp'end'e, faisait-elle (...) Amanda, lui enco'e petit, lui â'iver son village. Ça n'a pas connaît' l'amou'! (...) Si Missié Coudè', suggéra-t-elle, moyen lui fai' cadeau beaucoup zouli, Amanda beaucoup, beaucoup contente et moi moyen amener lui le soi', tout doucement. Pit'êt'! 105: Dame! riposta la plantureuse popinée

(...) Amanda même chose blanc! Ça n'a pas même chose Canaque, mon "zami"! Si Missié Coudè' lui pas vouloi'...
 (L'affirmation que les Calédoniens, Autochtones et Français, ne savent prononcer l'r est fabriquée de toutes pièces; et c'est seulement par ironie que le Français calédonien s'appellera *créole*. *Zouli*, *missié*, *zami* sont des créolismes qui détonnent. Inconséquences: *petit*, mais *pit'èt'*; Amanda est *petit* mais *contente*.)

PIECES JOINTES - IV

Liste Lemire (1878: 312): A ces mots tirés du langage des naturels, il est bon d'ajouter les expressions étrangères aux dialectes calédoniens, mais dont l'usage s'est répandu dans les tribus en général. Ainsi, tout Canaque comprendra les expressions suivantes:

Aliki	chef de village	Oua arawa	eau à boire	
Ava	étouffe de paix	Païpi	pipe	
Cajari	peu, petit	Pangara	} Européen	
Caraba	pirogue	Pita		
Casi	maison	Poka	porc	
Coula	écrevisse	Popiné	femme	
Fao	fil de fer	Pilou-pilou	fêtes canaques	
Farawa	du pain (de l'angl. Flour)	Pullaway	s'en aller	
		Schindo	parler	
		Siè	non	
Haï	} oui, bien	Takata	médecin	
Ké			Tamion	} hachette
Elo			Tomaok	
Hém			Taori	attends
Kaïkaï	manger	Tapa	ceinture de femme	
Ifindé	chemin	Taparou	ramer	
Lélé	bon	Tap	niaoulis	
Louki (de l'angl. look)	voir, regarde	Tayo	ami	
Ma	igname	Tchiêk	bois à brûler	
Manou	étouffe	Téa, téama	chef de tribu	
Maou	taro	Toupaï	battre	
Maté	malade	Vê ou fê	s'en aller	
Mé	viens	Vemméa	apporter	
Najari	rien	Feni vê	aller chercher	
Né	feu			

Liste Vincent (1895: 64-65, remis à l'ordre alphabétique): Certains mots sont compris et employés par tous les indigènes. En

voici quelques-uns:

Allumeti	allumettes	Pilou-pilou	
Casi	case, maison	ou pilou	fête
Chevali	cheval	Poka	porc
Farawa	pain	Popinée	femme
Kaikai	manger	Takata	médecin
Katia	lèpre	Tamiok	hache
Manou	étouffe	Tapa	ceinture de femme
Pangara	blanc	Tayo	ami, par extension homme

BIBLIOGRAPHIE

1. Manuscrits

Pour les langues d'Ouvéa Lalo et de Pouébo, j'utilise mes propres notes de mission. Je remercie Mgr Martin et le RP Laurence de leur amabilité en me laissant consulter les Archives de l'Evêché, et le RP Patrick O'Reilly de son aide toujours bienveillante. Je remercie André G. Haudricourt de m'avoir prêté un exemplaire du MS du RP Dubois.

- Chapuis, André. *Journal manuscrit, du 25 mai 1848 au 4 juillet 1856*. Archives de l'Evêché, Nouméa.
- Douglas, Bronwen. *A History of Culture Contact in north-eastern New Caledonia 1774-1870*. Thèse de l'Université nationale australienne, dactylographiée, 1973.
- Dubois, M.J.. *Dictionnaire de Maré*. Exemplaire dactylographié.
- Glasgow, Jeanette L.. *Le Vocabulaire de l'élevage en Nouvelle-Calédonie: Etude de français régional*. Thèse de l'Université de Paris, dactylographié, 1968.
- Goujon, Prosper. *Agenda-Journal de 1852 à 1853 [1855], Ile des Pins*. Archives de l'Evêché, Nouméa.
- *Journal, Ile des Pins (1848-1852)*. Archives de l'Evêché, Nouméa.
- Lambert, Pierre. *Petit journal de 1860 à 1875*. Archives de l'Evêché, Nouméa.
- Mauger, J. *En Nouvelle-Calédonie [du 6 août 1877 au 16 août 1878]*. Bibliothèque du RP O'Reilly, Paris.
- Rougeyron, Pierre. *Dictionnaire de Puébo et d'Ouvéa*. Archives de l'Evêché, Nouméa.

2. Imprimés

- Annuaire 1946. Annuaire de la Nouvelle-Calédonie et dépendances*. Nouméa: Imprimeries réunies, édité en 1948.
- Anonyme 1878. *Nouvelle-Calédonie. Insurrection des tribus canaques des circonscriptions d'Ourail et de Bouloupari. Massacres des 26 et 27 juin 1878. Liste nominative des victimes*. Nouméa: Imprimerie civile.
- Baker, Sidney J. [1940]. *New Zealand Slang. A Dictionary of Colloquialisms*. Christchurch: Whitcombe & Tombs.
- 1943. "French Beach-la-mar in New Caledonia", *American Speech* 18, 12-17.
- Baudoux, Georges 1952. *Légendes canaques I: Les Vieux savaient tout*. Paris: Nouvelles éditions latines.

- Bérard, A. 1846. "Rapport adressé à Son Excellence le Ministre de la Marine, le 1er août 1846", *Revue coloniale* 10, 118-121.
- Bérard, L.Th. 1854. *Campagne de la corvette l'Alcmène en Océanie pendant les années 1850 et 1851*. Journal de M. Bérard, officier d'administration du bâtiment. Paris: Dupont.
- Bernard, Augustin 1895. *L'Archipel de la Nouvelle-Calédonie*. Paris: Hachette.
- B[esson], J. 1847. "Naufrage de la corvette la Seine dans les parages de la Nouvelle-calédonie", *Revue de Rouen et de Normandie* 15, 342-353, 403-412.
- Brainne, Ch. 1854. *La Nouvelle Calédonie. Voyages-missions-moeurs-colonisation (1774-1854)*. Paris: Hachette.
- Branda, Paul (pseudonyme du contre-amiral Paul Réveillère) 1893. *Lettres d'un marin. Calédonie-le Cap-Sainte Hélène*. Paris: Fischbacher.
- Brossard, Capitaine de vaisseau de 1964. *Rendez-vous avec Lapérouse à Vanikoro*. Paris: Editions France-Empire.
- Burchett, Wilfred G. 1944. *Pacific Treasure Island: New Caledonia. Voyage through its land and wealth. The story of its people and past*. Philadelphia: David McKay.
- Carol, Jean 1900. *La Nouvelle-Calédonie minière et agricole*. Paris: Ollendorff.
- Carr, Elizabeth B. 1972. *Da Kine Talk. From Pidgin to Standard English in Hawaii*. Honolulu: University of Hawaii.
- Cassidy, Frederic G. 1971. "Tracing the pidgin element in Jamaican creole (with notes on method and the nature of pidgin languages)", *Hymes* 1971, 203-222.
- Commission d'enquête 1900. *Commission d'enquête nommée à l'occasion des troubles de Wagap, Ina et Tiéti (Arrêté du 18 Novembre 1899): Dossier complet contenant in-extenso le rapport de la Commission et les procès-verbaux de l'enquête, publiés en exécution de la décision du Conseil privé du 29 décembre 1899*. Nouméa: Imprimerie calédonienne.
- Cook, James (traduit par J.B.A. Suard) 1788. *Voyage dans l'Hémisphère Austral, et autour du monde, fait sur les vaisseaux du Roi, l'Aventure et la Résolution, en 1772, 1773, 1774 et 1775, dans lequel on a inséré la relation du capitaine Furneaux, et celle de MM. Forster, t. III*. Paris: [Panckoucke].
- Cordeil, Paul 1885. *Origines et progrès de la Nouvelle Calédonie*. Nouméa: Imprimerie du gouvernement.
- Cordier-Rossiaud, Georgette 1957. *Relations économiques entre Sydney et la Nouvelle Calédonie, 1844-1860. D'après des documents recueillis par M. George Saxton*. Paris: Société des Océanistes.
- Cotteau, Edmond 1888. *En Océanie: voyage autour du monde en 365 jours, 1884-1885*. Paris: Hachette.

- Crocombe, R.G., & M. Crocombe, 1968. *The Works of Ta'unga. Records of a Polynesian traveller in the South Seas, 1833-1896*. Canberra: Australian National University Press.
- Dargène, Jean 1891. *Sous la Croix du Sud. Roman de la Nouvelle-Calédonie*. Paris: Librairie de la Nouvelle Revue.
- Davillé, E. 1901. *Guide pratique du colon en Nouvelle-Calédonie*. Paris: J. André.
- Delignon, Lucien 1898. *Les Aliénations de terre et la colonisation libre agricole en Nouvelle-Calédonie*. Paris: Challamel.
- Dewey, Alice G. 1964. "The Noumea Javanese - an urban community in the South Pacific", *South Pacific Bulletin*, October, 18-23, 26.
- Douglas, Bronwen 1971. "The export trade in tropical products in New Caledonia 1841-1872", *Journal de la Société des Océanistes* 27, 157-169.
- Dousset, Roselène 1970. *Colonialisme et contradictions. Etude sur les causes socio-historiques de l'insurrection de 1878 en Nouvelle-Calédonie*. Paris - La Haye: Mouton.
- Du Bouzet, J.E. 1857. *Documents relatifs à la Nouvelle-Calédonie. Rapports au Ministère de la Marine*. Paris: Imprimerie impériale.
- Fages, J. 1972. "La Communauté tahitienne de Nouvelle-Calédonie", *Cahiers ORSTOM (série Sciences humaines)* 9, 75-86.
- (Foucher, Emile) 1890. *Coup d'oeil retrospectif sur les premières années de l'occupation de la Nouvelle-Calédonie. Souvenirs d'un des Trois Moineaux, sur les épisodes et expéditions qui ont eu lieu pendant les années 1855, 1856 et 1857*. Nouméa: Imprimerie nouméenne.
- Gallois, Eugène 1903. *Voyage autour du monde par l'Océanie, l'Amérique centrale, les Antilles et les Guyanes*. Paris: J. André.
- Garenne, Ch.A. 1932. *Idylle canaque. Passions et drames coloniaux*. Paris: d'Hartoy.
- 1933. *A Nouméa, l'amour qui mène au bagne*. Paris: d'Hartoy.
- Garnier, Jules 1867. "Voyage à la Nouvelle-Calédonie, 1863-1866. Texte et dessins inédits", *Le Tour du Monde* 16, 155-208.
- 1868. (Suite de Garnier 1867) *Le Tour du Monde* 18, 1-64.
- 1870. "Les migrations polynésiennes, leur origine, leur itinéraire, leur étendue, leur influence sur les Australasiens de la Nouvelle-Calédonie", *Bulletin de la Société de géographie* 19, 5-50, 423-468.
- 1871a. *Voyage autour du monde: la Nouvelle-Calédonie (côte orientale)*. Paris: Plon.
- 1871b. *Voyage autour du monde. Océanie. Les îles des Pins, Loyalty et Tahiti*. Paris: Plon.

- Godey, Charles 1886. *Tablettes d'un ancien fonctionnaire de la Nouvelle-Calédonie*, 2 vol. Paris: Challamel.
- Grace, George W. 1969. *A Proto-Oceanic Finder List = Working Papers in Linguistics 1 (2)*. Honolulu: University of Hawaii.
- Guiart, Jean 1953. "Nouvelle-Calédonie et Iles Loyalty. Carte du dynamisme de la société indigène à l'arrivée des Européens", *Journal de la Société des Océanistes* 9, 93-97.
- Hall, Robert A., jr. 1966. *Pidgin and Creole Languages*. Ithaca: Cornell University Press.
- Hancock, Ian 1971. "A Provisional Comparison of the English-derived Atlantic creoles", Hymes, 1971, 287-291.
- Haudricourt, André G. 1961. "Richesse en phonèmes et richesse en locuteurs", *L'Homme* 1, 5-10.
- 1971. "New Caledonia and the Loyalty Islands", Sebeok, 1971: 359-396.
- Haudricourt, André G., & K.J. Hollyman 1960. "The New Caledonian Vocabularies of Cook and the Forsters (Balad, 1774)", *Journal of the Polynesian Society* 69, 215-227.
- Hollyman, K.J. 1959. "Polynesian Influence in New Caledonia: the Linguistic Aspect", *Journal of the Polynesian Society* 68, 356-389.
- 1962a. "Intercolonial Borrowings, with special reference to New Caledonian French", *AUMLA* 17, 31-43.
- 1962b. "The Lizard and the Axe. A study of the effects of European contact on the indigenous languages of Polynesia and Island Melanesia", *Journal of the Polynesian Society* 71, 310-327.
- 1962c. "Première esquisse de la phonologie du caaqac", *Te Reo* 5, 41-51.
- 1963. "Anglo-French Language Contact in New Caledonia", *AUMLA* 20, 213-240.
- 1964. "L'ancien pidgin français parlé en Nouvelle-Calédonie", *Journal de la Société des Océanistes* 20, 57-64.
- 1966. "Un conte de Jean Richepin situé en Nouvelle-Calédonie", *Journal de la Société des Océanistes* 22, 113-114.
- 1971. "French in the Pacific", Sebeok, 1971: 903-937.
- Hymes, Dell (éd.) 1971. *Pidginization and Creolization of Languages. Proceedings of a Conference held at the University of the West Indies, Mona, Jamaica, April 1968*. Cambridge: University Press.
- Laferrière, Julien 1845. "Voyage aux îles Tonga-Tabou, Wallis et Futuna, à la Nouvelle Calédonie et à la Nouvelle-Zélande, exécuté du 1er novembre 1843 au 1er avril 1844", *Annales maritimes et coloniales* 30, 3e série, t.4, 2e section, 5-59.
- La Hautière, Ulysse de 1869. *Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie. Voyage sur la côte orientale. Un coup de main chez les*

- Kanacks. Pilou-pilou à Naniouni.* Paris: Challamel aîné.
- Lambert, Pierre 1900. *Moeurs et superstitions des Néo-Calédoniens.* Nouméa: Nouvelle Imprimerie nouméenne.
- Langdon, R. 1967. "Early visitor to New Caledonia", *Pacific Islands Monthly* 39 (12), 93.
- Le Chartier, Henri 1885. *La Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides.* Paris: Jouvot.
- Leconte, François 1851. *Mémoires pittoresques d'un officier de marine*, vol.2. Brest: Le Pontois.
- Leenhardt, Maurice 1930. *Notes d'ethnologie néo-calédonienne.* Paris: Institut d'Ethnologie.
- 1935. *Vocabulaire et grammaire de la langue houiou.* Paris: Institut d'Ethnologie.
- 1946. *Langues et dialectes de l'Austro-Mélanésie.* Paris: Institut d'Ethnologie.
- Le Goupils, Marc 1907. "Un normalien colon", *Revue de Paris* 14, 5, 732-760; 14,6, 65-92.
- 1910. *Comment on cesse d'être colon. Six années en Nouvelle-Calédonie.* Paris: Grasset.
- 1928. *Dans la brousse calédonienne. Souvenirs d'un ancien planteur, 1898-1904.* Paris: Perrin.
- Lemire, Charles 1878. *La Colonisation française en Nouvelle-Calédonie et dépendances.* Paris: Challamel aîné.
- 1884. *Voyage à pied en Nouvelle-Calédonie et description des Nouvelles-Hébrides.* Paris: Challamel.
- Lesson, A. 1861. "Note sur le sens du mot Canack", *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* 2, 282-283.
- Leverd, A. 1917. "Etude linguistique et ethnographique sur l'île Uvéa ou Halgan (Archipel des Loyalty)", *Bulletin de la Société des Etudes océaniques* 2, 43-53.
- Malato, Charles 1894. *De la Commune à l'anarchie.* Paris: Stock.
- Mariotti, Jean 1953. *Nouvelle-Calédonie: Le Livre du Centenaire 1853-1953.* Paris: Horizons de France.
- Maude, Harry E. 1968. *Of Islands and Men. Studies in Pacific History.* Melbourne: Oxford University Press.
- Mialaret, Th. 1897. *L'Ile des Pins, son passé, son présent, son avenir. Colonisation et ressources agricoles.* Paris: André.
- Michel, Louise 1885. *Légendes et chants de geste canaques. Avec dessins et vocabulaires.* Paris: Kéva.
- Milke, Wilhelm 1968. "Proto-Oceanic Addenda", *Oceanic Linguistics* 7: 147-171.
- Moncelon, Léon 1886. *Les Canaques de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides. La colonisation européenne en face de la sauvagerie locale.* Paris: Jouve.
- Moniteur 1859-1886. *Moniteur impérial de la Nouvelle-Calédonie et dépendances.* Port-de-France, puis Nouméa: Imprimerie du Gouvernement.
- Nicholas, John Liddiard 1817. *Narrative of a Voyage to New*

- Zealand, performed in the years 1814 and 1815, in company with the Rev. Samuel Marsden, 2 vols. London: James Black.*
- Noroit, Michel 1932. *Niaouli.... La plaie calédonienne. Paris: Peyronnet.*
- O'Reilly, Patrick 1950. "Georges Baudoux, prospecteur et écrivain calédonien", *Journal de la Société des Océanistes* 6, 185-206.
- 1953a. *Calédoniens. Répertoire bibliographique de la Nouvelle-Calédonie. Paris: Société des Océanistes.*
- 1953b. "Le Français parlé en Nouvelle-Calédonie. Apports étrangers et vocables nouveaux. Archaïsmes et expressions familières", *Journal de la Société des Océanistes* 9, 203-228.
- Parquet, Jules 1872. *La Nouvelle-Calédonie avec un croquis topographique. Alger: Imprimerie de l'Association V. Aillaud.*
- Parsonson, G.S. 1967. "The literate revolution in Polynesia", *Journal of Pacific History* 2, 39-57.
- Patouillet, Jules 1873. *Voyage autour du monde. Trois ans en Nouvelle-Calédonie. Paris: Dentu.*
- Pawley, Andrew 1967. "The Relationships of Polynesian Outlier Languages", *Journal of the Polynesian Society* 76, 259-296.
- Pigeard, Ch. 1846. *Voyage dans l'Océanie centrale sur la corvette française le Bucéphale. Polynésie - Deuxième partie. Iles Tonga-Tabou... Loyalty, Nouvelle-Calédonie. Paris: Bertrand.*
- Pisier, Georges 1969. "Premiers contacts entre l'île des Pins et l'Occident", *Journal de la Société des Océanistes* 25, 71-93.
- 1971. "Les déportés de la Commune à l'île des Pins, Nouvelle-Calédonie. 1872-1880", *Journal de la Société des Océanistes* 27, 103-140.
- Friday, H.E. Lewis 1944. *Cannibal Island. The turbulent story of New Caledonia's cannibal coasts. Wellington: Reed.*
- Raoul, E. 1889. *Les Colonies françaises. Notices illustrées publiées par ordre du sous-secrétaire d'Etat des Colonies sous la direction de M. Louis Henrique, t.IV: Colonies et Protectorats de l'Océan Pacifique. Paris: Quantin.*
- Ray, Sidney H. 1917. "The people and language of Lifu, Loyalty Islands", *Journal of the Royal Anthropological Institute* 47, 239-322.
- Reinecke, John E. 1969. *Language and Dialect in Hawaii. A sociolinguistic history to 1935. Honolulu: University of Hawaii Press.*
- Richepin, Jean (1890). *Histoire d'un autre monde. Roman d'aventures, in Les Débuts de César Borgia 43-97. Paris: Fayard.*
- Roosman, Raden S. 1971. "The Javanese Immigrant Community in New Caledonia. A Preliminary Survey", *Te Reo* 14, 63-73.
- Savage, John 1807. *Some Account of New Zealand; particularly the*

- Bay of Islands, and surrounding country; with a description of the religion and government, language, arts, manufactures, manners and customs of the natives.* London: Murray.
- Savoie, Clovis 1922. *Dans l'Océan Pacifique. Histoire de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances sous les Gouverneurs Militaires 1853-1884. Gouvernement, Administration, Politique, Instruction publique, Transportation, Déportation, Indigènes, Nouméa, Colonisation, Elevage, Agriculture, Mines, Commerce et Industrie, Insurrections et Troubles, Cyclones, Nouvelles-Hébrides.* Nouméa: Imprimerie nationale.
- Schmidt, Henri 1956-57. "Le Bichelamar", *Etudes mélanésiennes* 10-11, 119-136.
- Schreiner, Alfred 1882. *Essai historique. La Nouvelle-Calédonie, depuis sa découverte (1774) jusqu'à nos jours.* Paris: Dentu.
- Schuchardt, H. 1883. "Kreolische Studien, V: Ueber das Melaneso-englische", in *Sitzungsberichte der österreichische Akademie der Wissenschaften (Phil.-hist. Kl.)*, 105: 151-161.
- Sebeok, Thomas A. (éd.) 1971. *Current Trends in Linguistics* vol. 8: *Linguistics in Oceania.* The Hague, Paris: Mouton.
- Shineberg, Dorothy 1967. *They Came for Sandalwood. A Study of the Sandalwood Trade in the South-West Pacific.* Melbourne: Melbourne University Press.
- 1971. *The Trading Voyages of Andrew Cheyne 1841-1844.* Wellington: Reed.
- Tappolet, Ernst 1914. *Die alemannischen Lehnwörter in den Mundarten der französischen Schweiz: Kulturhistorisch-Linguistische Untersuchung* vol. II. Strassburg: Trübner.
- Tardy de Montravel, Louis 1957. *Documents relatifs à la Nouvelle-Calédonie. Rapports adressés au Ministre de la Marine.* Paris: Imprimerie nationale.
- Turner, George 1884. *Samoa a hundred years ago and long before.* London: Macmillan.
- Vallet, Emile 1905. *La Colonisation française en Nouvelle-Calédonie.* Paris: Comité de l'Océanie française.
- Verguet, C.M. Léopold 1854. *Histoire de la première mission catholique au vicariat de Mélanésie.* Carcassonne: Labau.
- Videau, D. & C. Cotter 1963. "Les Wallisiens en Nouvelle-Calédonie", *Journal de la Société des Océanistes* 19, 173-187.
- Vincent, J.B. Maurice 1895. *Les Canaques de la Nouvelle-Calédonie.* Paris: Challamel.
- Vintila-Radulescu, Ioana 1967. "Remarques sur les idiomes créoles", *Revue roumaine de linguistique* 12, 229-243.
- 1970. "Le Rôle des facteurs internes dans la formation des idiomes créoles" in *Actes du Xe Congrès international des linguistes*, 813-818. Bucarest: Académie de la République socialiste de Roumanie.

- Vuillod, J. 1891. *La Nouvelle-Calédonie et ses produits en 1890*.
Saint-Claude: Ancienne Imprimerie Veuve Enard.
- Whinnom, Keith 1965. "The origin of European-based creoles and
pidgins", *Orbis* 14, 509-527.
- 1971. "Linguistic hybridization and the 'special
case' of pidgins and creoles" in Hymes 1971: 91-115.
- Wurm, Stephen A. 1971. "Pidgins, creoles and lingue franche" in
Sebeok 1971: 999-1021.

NOTES

- 1 Le couteau de bambou, la patate douce, l'arbre à pain, entre autres; cf. Hollyman, 1959. Les enquêtes linguistiques qui ont eu lieu depuis 1959 ont dû noter nombre d'emprunts polynésiens (comme, p.ex., Pouébo *polā* 'natte en feuille de cocotier'), mais ces renseignements n'ont pas encore été rassemblés pour renouveler cette étude maintenant vieillie.
- 2 Haudricourt (1971: 383) appelle le WUV une langue mixte.
- 3 On peut donc accepter que le multilinguisme (plutôt que le bilinguisme) soit une condition nécessaire pour le développement d'une langue de relation (Whinnom, 1971: 104), mais il faut souligner que ce développement n'en est pas une conséquence inévitable. Comme nous allons voir, ce qui a amené le changement dans notre région, c'est l'arrivée d'un élément linguistiquement et culturellement étranger, mais qui a pu utiliser une - et une seule - langue locale comme moyen de communication.
- 4 Notons en particulier les témoignages suivants: '(...) le père Viard a, pour ainsi dire, sauvé la mission; car il a rencontré dans divers endroits des descendants de quelques naturels de Wallis qui sont venus aux îles Loyalty, et de là à la Nouvelle-Calédonie, il y a environ soixante-dix ans, et, comme ils ont conservé leur langue, que le père Viard parle très bien, il a pu s'expliquer avec les Calédoniens, au moyen de ces interprètes, apprendre plus facilement leur langue, et se tirer d'embarras dans des circonstances difficiles' (Bérard, 1846: 119). 'Le père Viard, qui avait passé quelque temps à Tonga-Tabou où l'on parle à peu près la même langue qu'aux Wallis, put se faire comprendre quoiqu'imparfaitement par l'intermédiaire de quelques-uns des habitants d'Uvéa, qui étaient venus avec les gens de Hienguène visiter les *étrangers*' (Leconte, 1851: 498). 'Il n'y a guère que les chefs qui puissent se comprendre, au moyen de l'idiôme des Hapay que parlent les Uvéas, dont j'ai parlé, et qui chaque jour devient plus habituel, puisqu'il facilite les communications. Les missionnaires qui ont précédemment séjourné soit à Tonga soit aux Wallis, ont donc un grand avantage sur leurs confrères, puisqu'ils peuvent se faire comprendre dans presque toutes les parties de l'île avant d'avoir fait l'étude du langage de la tribu avec laquelle ils peuvent se trouver le plus en rapport' (Leconte, 1851: 503).
- 5 De rares langues locales distinguent le 'grand chef' par l'emploi de l'adjectif signifiant 'dont la hauteur dépasse la moyenne'; ainsi l'aje, pour désigner le grand chef dit *oro/kau* 'fils grand'. Mais dans le nord, où Bérard a noté *aliki loa*, la distinction se fait par l'adjonction d'un suffixe *-ma* qui n'a rien à voir avec la hauteur; ainsi à Pouébo on distingue le *tēa* 'fils aîné du chef' et le *tēama*

'chef', tout comme on nommera la première fille du chef *kaavo* avant son mariage, et *kaavoma* après.

- 6 *Siai* est particulier au sikaiana, au piléni, au tikopien (Pawley, 1967: 274), et au WUV.
- 7 Ce mot, qui paraît d'abord chez Bougainville, est rejeté comme tahitien. Nous espérons publier prochainement une étude sur l'histoire du mot à partir de 1768.
- 8 WUV *mate* 'malade; mort'; *matemate* 'souvent malade'. Pidgin *maté-maté* 'malade' (1863-66); *mate-mate* 'mourir' (T09); *maté* 'malade' (Pièces Jointes IV).
- 9 Le WUV doit être exclu parce qu'il comprend un grand nombre d'emprunts mélanésiens et anglais ayant la forme CVC, comme *koon* 'poisson: Pomacentridé', emprunté au iai, et *kip* 'clé', emprunté à l'anglais *key*.
- 10 Notons ce témoignage, versé au dossier de la Commission d'enquête de 1899: 'Tout le monde le sait en Nouvelle-Calédonie, et les membres de la Commission ne l'ignorent pas, que le mot de "couillon" dans le pays, n'a pas le sens injurieux que l'on pourrait lui attribuer ailleurs. Il s'emploie couramment dans le jargon des indigènes et en bichelamar: couillonner est tout simplement le synonyme de "tromper" et a l'avantage d'être mieux compris' (Commission d'enquête, 1900: 162).
- 11 Notons toutefois la remarque d'Haudricourt: "Nous avons constaté que dans le second empire colonial français le français colonial a commencé en Algérie et des arabismes, comme 'la femme pour mon fils' ont été transportés en Indochine et en Océanie" (Vintila-Radulescu, 1970: 818).
- 12 C'était un trait assez général (cf. Ray, 1917: 295; Baker, 1943: 12-13; Hall, 1966: 10); dans d'autres cas, la perspective a été faussé par un manque de rigueur en distinguant adaptation phonologique des emprunts et pidginisation (Baker, 1940: 78-79).